

SANDRO LANDI

I.
**Penser l'opinion du peuple
à la Renaissance**

A stampa in
Sandro Landi, *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne.
Sagesse du peuple et savoir de gouvernement de Machiavel aux Lumières*,
Rennes, 2006, pp. 19-58

Distribuito in formato digitale da
«Storia di Firenze. Il portale per la storia della città»
<<http://www.storiadifirenze.org>>

I. Penser l'opinion du peuple à la Renaissance

Au début du XVI^e siècle, la précarité manifeste du système politique florentin pose de façon urgente le problème du consensus à l'égard des institutions républicaines. C'est dans ce contexte que le peuple, titulaire idéal de la souveraineté et fondement de la *Florentina libertas*, fait l'objet d'une remise en question sans précédent. Une attention spécifique est notamment consacrée par la pensée politique aux opinions du peuple, à sa capacité de juger correctement les choses de la cité. En d'autres termes, quelle place doit-on accorder à ses opinions dans le processus politique? Dans la mémoire écrite citadine, depuis le Moyen Age, les propos anonymes du peuple, qui prennent forme soudainement dans l'espace public de la ville, constituent une présence constante et presque un acteur invisible, tantôt solidaire, tantôt menaçant à l'égard des institutions. Cependant, au début du XVI^e siècle, la voix du peuple, ce segment indéterminé et marginal du discours politique, est soumise à une analyse et à une tentative de conceptualisation, notamment chez des auteurs attentifs au changement politique tels que Machiavel et Guichardin. L'émergence de l'opinion populaire et la prise en compte de son pouvoir constituent un facteur nouveau du débat politique dans la période de transition entre la crise de la république et l'instauration du principat médicéen: un élément indissociable, par ailleurs, de la mise en place progressive de techniques de gouvernement visant à sa connaissance et à sa maîtrise.

Machiavel et l'opinion du peuple

"Né ho possuto ritrarre alcuna cosa di certo [...],
ma solo opinione"¹

Dans un article toujours actuel, Alison Brown a accidentellement attiré l'attention sur le fait que Machiavel est l'un des premiers écrivains à avoir compris et étudié le pouvoir politique de l'opinion et de l'imagination populaire². Les pages qui suivent se proposent d'approfondir cet aspect, généralement négligé par la critique, en essayant de situer dans son contexte historique la tentative machiavélienne de donner un nom et un sens politique au phénomène de la *doxa* collective. Comment pense-t-on l'opinion publique à la Renaissance et quelles conséquences peut-on en tirer du point de vue du gouvernement de la cité? Quel rapport peut-on établir entre la notion machiavélienne d'opinion publique et la notion qui est rentrée dans le lexique politique européen dans la seconde moitié du XVIII^e siècle? Au cours des dernières années, Machiavel a été souvent convoqué dans le débat historique et philosophique comme le fondateur de la modernité politique, voire comme le modèle des vertus républicaines. Faisant abstraction de toute tentation téléologique, notre analyse de l'émergence de l'un des concepts fondateurs de la modernité politique se terminera par une critique de ce double aspect caractéristique de la fortune contemporaine de Machiavel.

Au chapitre 58 du premier livre des *Discours sur la première décade de Tite Live*, Machiavel s'arrête sur les qualités morales et intellectuelles du peuple, un peuple-multitude, considéré comme force historique et politique impersonnelle. Son intention est polémique:

¹ "Je n'ai rien pu retenir de certain [...] si non des opinions": lettre de Machiavel à la Seigneurie de Florence, Imola, 30 novembre 1502 à propos des mouvements de troupes de Cesare Borgia, in N. MACHIAVELLI, *Legazioni, commissarie, scritti di governo*, éd. de F. CHIAPPELLI, II, Rome-Bari, Laterza, 1972, p. 322.

² "One of the earliest writers to discuss the political power of popular opinion or imagination": A. BROWN, "Savonarola, Machiavelli and Moses: a Changing Model", in *Florence and Italy. Renaissance Studies in Honour of Nicolai Rubinstein*, éd. P. DENLEY, C. ELAM, London, Westfield Publications in Medieval Studies, 1988, p. 57-72, citation à la p. 65.

démontrer, contre le jugement de l'"opinion commune", que le peuple est plus sage, plus constant et plus avisé qu'un prince" et que

ce n'est pas sans raison que l'on compare la voix d'un peuple à celle de Dieu. Car on voit que l'opinion universelle réussit merveilleusement dans ses pronostics; de sorte qu'elle semble prévoir par une vertu occulte le bien et le mal qui l'attendent³.

Ces lignes méritent une attention particulière: même si l'opinion du peuple est, à plusieurs reprises, évoquée par Machiavel, notamment dans les *Discours* et dans les *Histoires de Florence*, jamais, à aucun autre endroit, elle ne fait l'objet d'une caractérisation aussi forte. Par ailleurs, on peut remarquer que le sujet de ce passage est ambigu car il glisse du locuteur (le peuple) à l'énoncé (sa voix): on peut même affirmer que le sujet en question n'est pas le peuple en soi mais le peuple en train de parler ou, plus précisément, de s'exprimer sur les choses de la cité. En effet, Machiavel semble nous dire que c'est par le biais de son opinion, dotée de la vertu divine de prévoir ce qui se prépare, que le peuple est "un" peuple (*un popolo*), sujet univoque, unitaire et formidable.

Ce passage des *Discours* a retenu l'attention de la critique à plusieurs reprises, mais rarement de façon approfondie. Il y a toutefois deux exceptions, situées aux extrêmes chronologiques de la critique machiavélienne, dont il faut tenir compte. En premier lieu François Guichardin, sans aucun doute le premier en date à avoir réagi aux affirmations de Machiavel dans ses *Considérations sur les Discours de Machiavel*, rédigées autour de 1530. "C'est une entreprise difficile et très éloignée de l'opinion des hommes", écrit-il, "que d'attribuer au peuple une constance et une prudence supérieures à celles des princes". Guichardin précise ainsi son objection: "personne parmi ceux qui ont écrit des choses de la politique n'a jamais mis en doute que le gouvernement d'un seul est meilleur que celui de la multitude, quoique réglée par la loi"⁴. En second lieu, Quentin Skinner qui lit le chapitre 58 des *Discours* à la lumière de la crise des institutions républicaines florentines du début du

³ *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 58, in *Oeuvres*, éd. C. BEC, Paris, Laffont, 1996, p. 286; nous adaptons parfois cette traduction en ayant comme repère N. MACHIAVELLI, *Discorsi sopra la prima decada di Tito Livio*, éd. C. VIVANTI, Turin, Einaudi, 2000, p. "Ma quanto alla prudenzia ed alla stabilità, dico, come un popolo è più prudente, più stabile e di migliore giudizio che un principe. E non senza cagione si assomiglia la voce d'un popolo a quella di Dio: perché si vede una opinione universale fare effetti maravigliosi ne' pronostichi suoi; talché pare che per occulta virtù ei prevegga il suo male ed il suo bene".

⁴ F. GUICCIARDINI, *Considerazioni intorno ai Discorsi di Machiavelli*, éd. C. VIVANTI, Turin, Einaudi, 2000², p. 375: "Difficile impresa e molto aliena dalla opinione degli uomini piglia, senza dubbio, chi attribuisce al popolo la constanzia et la prudenzia, e chi in queste due qualità lo antepone a' principi [...] nessuno che ha scritto delle cose politiche dubitò mai che el governo di uno non fussi migliore che quello della multitudine, eziandio regolata dalla legge".

XVI^e siècle. L'historien anglais y voit une démonstration des tendances républicaines et démocratiques de Machiavel: "en évoquant les avantages respectifs du principat et de la république, il [Machiavel] déclare [...] clairement que, dans la mesure où il puisse admettre qu'il existe une réponse générale à la question, lui se situe du côté des 'masses' contre les tenants de l'oligarchie [...]"⁵.

Les analyses de Guichardin et de Skinner semblent concorder essentiellement sur deux points: les affirmations de Machiavel deviennent intelligibles à la lumière a) du débat et du questionnement classique sur la meilleure forme de gouvernement b) du débat intellectuel et politique, propre à la tradition républicaine florentine, opposant les partisans d'une souveraineté fondée sur une assemblée large de citoyens (*governo largo*), à ceux qui soutiennent la nécessité de conférer le gouvernement de la cité à une oligarchie (*governo stretto*). Le cadre politique et institutionnel florentin des premières années du XVI^e siècle constitue - nous le verrons - le contexte le plus proche où les affirmations de Machiavel sur la sagesse du peuple s'inscrivent et cherchent un sens. Toutefois la contribution apportée par Machiavel à ce débat n'est pas ordinaire et Guichardin saisit ce qui fait la singularité de l'approche intellectuelle de Machiavel à l'égard de ces questions largement débattues, à savoir son caractère paradoxal: l'argumentation de Machiavel lui paraît en effet "très éloignée (*aliena*) de l'opinion des hommes". Il ne s'agit pas là d'une remarque isolée. Dans une lettre de Guichardin à Machiavel de 1521 on retrouve une considération analogue. Guichardin s'arrête sur le caractère singulier et déconcertant de la démarche intellectuelle de son interlocuteur, résolument "étrangère" (*extravagante*), écrit-il, aux "opinions communes"⁶. A ce point une clarification paraît nécessaire. L'opinion "des hommes" ou l'opinion "commune" évoquée par Guichardin et Machiavel n'est pas l'opinion du "commun", du vulgaire, mais, à bien des égards, précisément son contraire. Il s'agit en effet de la *communis opinio doctorum*, cette opinion des savants qui constitue, à cette époque, tant dans le domaine juridique que philosophique ou littéraire, l'horizon légitimant des autorités.

Le statut de vérité probable de cette opinion, par rapport à tout autre type d'opinion, c'est-à-dire de croyance ou de doctrine non démontrables, est défini par saint Thomas dans les termes suivants: "puisque le syllogisme dialectique a pour fin de produire une opinion, le dialecticien cherche seulement à opérer à partir de la meilleure opinion, à savoir celle soutenue par la plupart des hommes ou par ceux qui sont tout spécialement

⁵ *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris, A. Michel, 2001, p. 235.

sages"⁷. L'opinion commune est donc une opinion probable, toute proche de la vérité, car elle implique l'accord et l'assentiment, sous la forme de l'écriture, de personnes réputées pour leur intelligence. Cela permet de mieux comprendre l'enjeu théorique du dialogue à distance qui s'instaure entre Guichardin et Machiavel, de même qu'entre Machiavel et ses interlocuteurs réels ou fictifs. En accusant Machiavel de soutenir une position contraire à l'opinion commune, Guichardin ramène le débat sur l'opinion du peuple non seulement à un problème d'ordre politique et institutionnel mais aussi à un problème d'autorité⁸. Le caractère paradoxal de la position machiavélique sur l'opinion du peuple se précise ainsi par rapport à l'autorité d'une opinion commune, à savoir largement partagée dans le débat intellectuel récent et passé. La pensée de Machiavel est paradoxale, au sens littéral du mot, car en rupture avec une *doxa* largement acquise et pratiquement irréfutable. A juste titre, Leo Strauss, qui compte parmi les lecteurs attentif de ce chapitre, a remarqué qu'entre l'opinion "commune" et l'opinion "universelle" de la multitude il y a bel et bien opposition⁹.

La *communis opinio* sur le peuple

Aussi bien dans ses ouvrages que dans sa correspondance, Machiavel fait souvent allusion à l'opinion "commune" des savants. Cette évocation n'est pas due au hasard. Généralement elle exprime une intention polémique à l'égard d'autorités vraies ou fictives et aussi une prise de distance, souvent corrosive, envers toute proposition fondée sur l'autorité de certains textes ou auteurs et non sur l'expérience¹⁰. A ce propos ce que Machiavel écrit dans une lettre du 26 août 1513 à Francesco Vettori est exemplaire: "je ne sais pas ce qu'Aristote dit des républiques divisées (*divulse*), mais moi je pense ce qui

⁶ N.MACHIAVELLI, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, éd. G. Inglese, Milan, Rizzoli, 1989, p. 299.

⁷ Cité in I. HACKING, *L'émergence de la probabilité*, op. cit., p. 52.

⁸ Sur la notion d'autorité voir en particulier l'étude d'anthropologie littéraire de B. LINCOLN, *Authority. Construction and Corrosion*, Chicago, The University of Chicago, 1994.

⁹ "The common opinion of all writers is not an universal opinion, i.e. an opinion of the multitude or of the people": *Thoughts on Machiavelli*, Chicago, The University of Chicago Press, 1978, p. 128. Sur la lecture straussienne de Machiavel cf. G. SFEZ, *Léo Strauss lecteur de Machiavel. La modernité du Mal*, Paris, Ellipses, 2003.

¹⁰ Cf. les considérations de G. INGLESE, "Introduzione" in N. MACHIAVELLI, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini op. cit.*, p. 22-23.

raisonnablement pourrait être, ce qui est, et ce qui a été"¹¹. Cette démarche ne constitue pas un cas isolé. Elle trouve un écho dans d'autres domaines, notamment dans le savoir pratique des techniciens et des artistes des ateliers de Florence, où l'observation directe de la nature exige la même attitude anti-intellectuelle et la même prise de distance à l'égard des autorités livresques. Comme l'écrit à la même époque l'autodidacte Léonard, "ceux qui disputent en alléguant les autorités, n'utilisent pas l'intelligence mais plutôt la mémoire"¹².

On a remarqué que l'hostilité de Machiavel envers les autorités a parfois une valeur purement rhétorique, comme dans le chapitre 4 du premier livre des *Discours*, où sa cible est l'"opinion de certains qui prétendent que Rome a été une république turbulente [...] et que si la fortune et la valeur militaire n'y avaient suppléé, elle aurait été inférieure à tout autre État"¹³. Le cas du chapitre 58 du premier livre des *Discours*, que nous avons évoqué au début, se présente de façon semblable puisque Machiavel stigmatise "l'opinion commune qui prétend que les peuples, quand ils ont le pouvoir, sont changeants, inconstants et ingrats"¹⁴. Cependant, cette fois sa cible est réelle: elle correspond à l'opinion commune partagée aussi bien par sa principale source d'autorité, Tite-Live (*Tito Livio nostro*)¹⁵ que par "tous les autres historiens", anciens et récents. Derrière cette formule allusive se cachent probablement les historiens florentins liés au courant philosophique de l'humanisme civique¹⁶, dont l'un des derniers représentants, Matteo Palmieri, pourrait être la référence polémique la plus proche de Machiavel. Dans le *Della vita civile*, un traité rédigé sous la forme de dialogue autour de 1439, Palmieri soutient que dans le peuple (*vulgo*) "il n'y a aucun conseil, aucune autorité, aucune intelligence" et que tous les gouvernements basés

¹¹ *Ibidem.*, p. 182: "né so quello si dica Aristotile delle repubbliche divulse; ma io penso bene quello che ragionevolmente potrebbe essere, quello che è, et quello che é stato".

¹² LEONARDO DA VINCI, *Pensieri*, in *Scrittori italiani di aforismi*, Milan, Mondadori, 1994, p. 188: "chi disputa allegando l'alturità non adopera lo 'ngegno, ma più tosto la memoria"; sur les rapports probables entre Léonard et Machiavel cf. R. D. MASTERS, *Machiavelli, Leonardo and the Science of Power*, Londres, University of Notre Dame Press, 1996.

¹³ Cf. G. SASSO, "Machiavelli e i detrattori, antichi e nuovi, di Roma", in *Machiavelli e gli antichi e altri saggi*, I, Milan-Naples, Ricciardi, 1987, p. 401-536, citation à la p. 403.

¹⁴ *Discours sur la première décade de Tite-Live*, op. cit., p. 286 et *Discorsi*, op. cit., p. 125: "Conchiudo adunque, contro alla commune opinione; la quale dice come i popoli, quando sono principi, sono varii, mutabili ed ingrati [...]".

¹⁵ Cf. TITE-LIVE, *Histoire de Rome*, livre VI, chapitre 17, Paris, Les Belles Lettres, 1966, p. 30: "Saginare plebem populares suos ut iugulentur".

¹⁶ Sur l'humanisme civique, cf. H. BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance. Civic Humanism and Republican Liberty in a Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, Princeton University Press, 1955 et E. GARIN, *L'Umanesimo italiano. Filosofia e vita civile nel Rinascimento*, Rome-Bari, Laterza, 1952; pour une relecture récente de cette catégorie cf. P. GILLI, "Le discours politique florentin à la Renaissance : autour de l'humanisme civique", dans J. Boutier, S. Landi, O. Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane XIVe-XIXe siècles, Les dynamiques d'un État italien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 323-343.

sur l'opinion populaire sont destinés à connaître l'instabilité, une vie brève, une multiplication abusive des magistratures¹⁷.

La notion de peuple est d'une redoutable synonymie et le thème de sa minorité politique est un véritable lieu commun du discours politique florentin qui traverse toute la période républicaine jusqu'à sa crise ultime et sa dissolution en 1532¹⁸. Depuis le tumulte des *Ciompi* (1378) et le tournant oligarchique qui en suit, la classe dirigeante républicaine, composée par un nombre réduit de grandes familles, a fondé sa légitimité et son identité sur une conception purement institutionnelle du peuple: théoriquement, dans la rhétorique humaniste, le peuple est le fondement de la *liberté* républicaine (*Florentina libertas*) ; dans les faits, "peuple" correspond au petit nombre susceptible d'être élu dans les magistratures¹⁹. Le régime médicéen, puis la république de Savonarole, ont néanmoins altéré profondément les formes traditionnelles de politisation, aussi bien en modifiant les formes rituelles de participation de la population à la vie de la cité, qu'en élargissant la base sociale du pouvoir²⁰. Le Grand Conseil (*Consiglio maggiore*), création savonarolienne, a permis une transformation sensible de la participation politique: environ trois mille citoyens peuvent siéger dans cette assemblée dont les membres sont éligibles aux magistratures républicaines. Compte tenu de la population de la ville, un homme adulte sur quatre ou cinq exerce pleinement ses prérogatives politiques: une proportion somme toute très élevée, même par rapport aux standards de participation politique des démocraties contemporaines²¹.

¹⁷ M. PALMIERI, *Della vita civile*, Florence, Sansoni, 1982, p. 190: "Però che secondo l'approvata sententia de' savii, in nel vulgo non è consiglio, non auctorità, non iudicio; et le cose facte da quello si convengono sempre osservare ma non sempre lodare. Virgilio dice che il vulgo sempre si volge al peggio. Da questo nasce la inferma stabilità, il poco durare et la infinita multitudindegli ordini, i quali spesso nelle città si truovono tanto diversi che più tosto confusione che ordine possono meritamente essere chiamati" Sur ce texte comme source probable de Machiavel, cf. F. BAUSI, "Machiavelli e la tradizione culturale toscana", in *Cultura e scrittura di Machiavelli*, Rome, Salerno, 1998, p. 81-115 et *Machiavelli*, Rome, Salerno editrice, 2005, p. 192.

¹⁸ Pour une analyse générale de la notion de peuple cf. M. CREPON, B. CASSIN, C. MOATTI, "Peuple, race, nation", in B. CASSIN (ed.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Le Seuil-Robert, 2004, p. 918-931; sur la notion de peuple dans l'aire politique italienne, cf. G. DELILLE, A. SAVELLI (ed.), *Essere popolo. Prerogative e rituali d'appartenenza nelle città italiane di antico regime*, numéro monographique de *Ricerche storiche*, XXXII, 2-3, mai-décembre 2002.

¹⁹ Cf. C. KLAPISCH-ZUBER, "La construction de l'identité sociale. Les magnats dans la Florence de la fin du Moyen âge", in *Les formes de l'expérience: une autre histoire sociale*, éd. B. Lepetit, Paris, A. Michel, 1995, p. 151-164 et "Les acteurs politiques de la Florence communale", in *Florence et la Toscane*, op. cit., p. 217-239.

²⁰ Cf. N. RUBINSTEIN, *The Government of Florence under the Medici (1434 to 1494)*, Londres, Oxford University Press, 1997; D. WEINSTEIN, *Savonarole et Florence. Prophète et patriotisme à la Renaissance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 [1970]; A. BROWN, "Savonarola, Machiavelli and Moses", op. cit.

²¹ Sur le Grand Conseil cf. récemment I. TADDEI, "Le système politique florentin au XVe siècle", in *Florence et la Toscane*, op. cit., p. 39-63. Sur les standards de participation politique dans la république florentine, cf. J.M. NAJEMY, *Corporatism and Consensus in Florentine Electoral Republic 1280-1400*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1982.

Dans la situation de grave instabilité politique interne et internationale qui caractérise le début du XVI^e siècle, la fragilité extrême du régime du gonfalonier Piero Soderini (1502-1512) rend plus urgente la question du consensus à l'égard des institutions républicaines²². Les années qui précèdent la restauration des Médicis en 1512, sont traversées par des tensions profondes. Tout d'abord à l'intérieur du Grand Conseil, entre les hommes de l'ancienne oligarchie républicaine (que l'on appelle *grandi, principali*, ou *uomini sani*) et les nouveaux venus (*popolari*); puis entre la classe dirigeante considérée dans son ensemble et ceux qui, pour des raisons d'ordre économique ou politique, en restent exclus. On a observé que, paradoxalement, pendant la période du Grand Conseil (1494-1512), la distance entre ces deux espaces de la parole politique ne cesse d'augmenter, au point qu'elle se cristallise dans l'opposition, devenue topique, entre le lieu du pouvoir, le Palais de la Seigneurie (le *palazzo*) et le lieu où se rassemble, sans distinctions, toute la population (la *piazza*)²³, y compris la masse anonyme de la plèbe (*plebe, vulgo*). Cette partie résiduelle du peuple républicain, composée d'artisans pauvres et d'ouvriers mais aussi de femmes et d'enfants, constitue une entité politique à part, sans identité déterminée. Exclue à jamais de tout projet de démocratisation des institutions, la plèbe est toutefois virtuellement réintégrée dans le corps politique et mystique du peuple par Savonarole, dans ses sermons dramatiques²⁴. Le peuple de Savonarole, bibliquement élu, sujet indivisible et unitaire (universel, *universale*, dans le lexique de l'époque)²⁵, s'oppose radicalement à la conception technique et rhétorique du peuple soutenue par les "hommes sages" de l'oligarchie. Ce peuple éphémère, qui n'existe que dans la parole du Dominicain, ne trouve pas de place dans la théorie politique mais constitue néanmoins un élément nouveau que le débat politique doit désormais prendre en compte. Nous verrons dans quelle mesure la conception du peuple chez Machiavel n'est pas étrangère à cette expérience.

Machiavel rédige le chapitre 58 du premier livre des *Discours* après son éloignement forcé des affaires en 1512, dans un contexte caractérisé par le "démantèlement" du régime

²² Cf. G. SILVANO, *"Vivere civile e "governo misto" a Firenze nel primo Cinquecento*, Bologne, Patron, 1985; G. CADONI, *Crisi della mediazione politica e conflitti sociali. Niccolò Machiavelli, Francesco Guicciardini e Donato Giannotti di fronte al tramonto della "Florentina libertas"*, Rome, Jouvence, 1994.

²³ Cf. A. BROWN, "Smascherare il repubblicanesimo rinascimentale", in S. ADORNI BRACCESI et M. ASCHERI (ed.), *Politica e cultura nelle repubbliche italiane dal medioevo all'età moderna*, Rome, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 2001, p. 109-133.

²⁴ Selon A. Brown, pour Savonarole "«the people no longer meant a restricted class of eligible citizens but the populace at large, women and children as well as men, whom he harangued in emotive sermons»: "Savonarola, Machiavelli and Moses", op. cit., p. 65.

des libertés républicaines et l'émergence éphémère de la "figure princière" de Laurent de Médicis, duc d'Urbino²⁶. Dans ce contexte, la question du rôle et de l'identité politique du peuple est d'une importance décisive et le jugement que l'on peut porter sur ses qualités morales ou intellectuelles constitue, en quelque sorte, un élément de discrimination entre différentes solutions à la crise de la république. Lorsque Machiavel contredit, dans les *Discours*, la *communis opinio* sur l'inaptitude politique du peuple, il ne se limite pas à s'inscrire dans un débat historiographique mais il donne, concrètement, des indications utiles pour la solution de cette crise. Pour un homme de l'oligarchie comme Guichardin, le point de vue de Machiavel sur ces problèmes était étrange et insoutenable, pourquoi? Essayer de comprendre le caractère "hétérodoxe" de cette position nous oblige à un détour: nous abandonnons momentanément le terrain du débat politique pour aborder la question des sources et de la méthode de Machiavel.

Autres autorités

Dans le débat sur la capacité politique du peuple, Machiavel s'oppose à des auteurs assez facilement identifiables; en revanche, ses sources d'autorité demeurent largement indéterminées. Tout se résume dans cette affirmation: "ce n'est pas sans raison que l'on compare la parole d'un peuple à celle de Dieu". La raison du rapprochement entre Dieu et peuple est donnée par un proverbe, un ancien adage biblique, "vox populi vox est Dei", très fréquent, en vulgaire, dans l'aire linguistique toscane²⁷. Machiavel ne le retranscrit pas, se limitant à l'évoquer comme une vérité, ou une "raison", ordinaire. Apparemment banal, ce procédé textuel n'est pourtant pas neutre. En effet, c'est par le biais de ce proverbe que

²⁵ Sur la conception politique du peuple élu chez Savonarole, cf. C. LEONARDI, "Savonarola e la politica nelle prediche sopra l'Esodo e nel *Trattato circa el reggimento e governo della città di Firenze*", G. C. GARFAGNINI (ed.), *Savonarola e la politica*, Florence, Sismel, 1997, p. 75-89.

²⁶ Cf. O. ROUCHON, "L'invention du principat médicéen", op. cit., p. 66.

²⁷ Sur l'usage de ce proverbe dans l'aire linguistique toscane cf. N. TOMMASEO - B. BELLINI, *Nuovo dizionario della lingua italiana*, IV, Turin, Società l'Unione tipografico-editrice torinese, 1879, p. 1890; pour une analyse de cet adage en tant que « lieu du langage qu'on pouvait supposer intemporel », cf. A. BOUREAU, "L'adage vox populi, vox dei et l'invention de la nation anglaise (VIIIe-XIIIe siècle)", in *Annales ESC*, 47,

la *doxa* - à savoir l'opinion populaire qui élabore et colporte dans les lieux publics ce type de propos - fait, pour ainsi dire, irruption dans le texte. Diamétralement opposée à l'opinion écrite des savants, cette opinion se fonde sur une sagesse orale: en l'inscrivant dans le texte, Machiavel lui accorde le privilège de s'autoproclamer comme source d'autorité, avec une dignité égale à la *communis opinio doctorum*²⁸. Machiavel démontre ainsi son ouverture, sûrement peu ordinaire pour un savant de son époque, envers des arguments d'autorité qui ne relèvent pas du corpus généralement admis par les écrivains de politique ou qui lui sont même totalement étrangers. En ce sens, l'allusion de Guichardin au caractère peu commun et "extravagant" de la démarche de son interlocuteur se précise davantage: Machiavel semble s'écarter de la voie communément empruntée par les autres savants. En d'autres termes, sa mise en valeur de la *doxa* collective dépend en partie de sa façon, tout à fait particulière, d'appréhender la réalité environnante. Mais quelle est la méthode de Machiavel? Quelle place accorde-t-il aux sources non livresques dans le processus de connaissance du monde politique et social?

Nous disposons à ce propos d'un témoignage singulier: la célèbre lettre écrite à Francesco Vettori le 10 décembre 1513. Maintes fois citée par la critique littéraire, puisque Machiavel y fait mention de la rédaction désormais achevée du *Prince*, ce document est aussi intéressant pour d'autres raisons: il est notamment l'un des rares témoignages directs du travail quotidien d'un intellectuel du XVI^e siècle. Depuis son lieu d'exil dans la campagne de Florence, Machiavel décrit sa journée ordinaire:

[...] Je vais ensuite par la route à l'auberge; je parle avec ceux qui passent, leur demande des nouvelles de leurs pays, entends divers choses et note les humeurs diverses et les différents caprices des hommes [...]. Le soir venu, je rentre à la maison et je pénètre dans mon cabinet. Sur le seuil je me dépouille de mon vêtement de tous les jours, couvert de fange et de boue, et je mets des habits de cour. Décentement habillé, j'entre dans les cours antiques des hommes de l'Antiquité: là, aimablement accueilli pas eux, je me nourris de l'aliment qui par excellence est le mien, et pour lequel je suis né. Je n'éprouve aucune honte à parler avec eux, à les interroger sur les mobiles de leurs actions, et eux, en vertu de leur humanité, me répondent. Et durant quatre heures, je ne ressens aucun chagrin, j'oublie tout tourment, je ne crains pas la pauvreté, je n'ai pas peur de la mort²⁹.

1992, p. 1071-1089 et *La loi du Royaume. Les moines, le droit et la construction de la nation anglaise (XIe-XIIIe siècles)*, Paris, Les belles lettres, 2001, p. 39-72.

²⁸ Sur le proverbe comme "parole autre inscrite dans le texte" cf. M. DEL NINNO, "Proverbi", *Enciclopedia Einaudi*, XI, Turin Einaudi, 1980, p. 385-399; K. YANKAH, "Proverbio/Proverb", in in A. DURANTI (ed.), *Culture e discorso. Un lessico per le scienze umane*, Rome, Meltemi, 2001, p. 287-291.

²⁹ "Transferiscomi poi in su la strada nell'hosteria, parlo con quelli che passono, dimando delle nuove de' paesi loro, intendo varie cose et noto varii gusti et diverse fantasie d'huomini [...] Venuta la sera, mi ritorno in casa, et entro nel mio scrittoio; et in su l'uscio mi spoglio di quella veste quotidiana, piena di fango et di loto,

On a observé, non sans ironie, que ces "quatre heures d'étude" sont bien peu de chose pour quelqu'un qui fait profession d'intellectuel et qui consacre, en revanche, presque entièrement sa journée à connaître l'humanité hétéroclite qui habite son hameau ou qui transite sur la route qui mène les pèlerins à Rome³⁰. En effet, cet autoportrait dérisoire contient une polémique implicite et virulente aussi bien à l'encontre de l'intellectuel séparé du monde, présent dans le canon littéraire italien depuis Pétrarque, que de l'intellectuel militant élaboré par la rhétorique de l'humanisme civique. Le modèle d'intellectuel mis en scène par Machiavel dans sa lettre à Vettori n'a pas d'équivalent dans la tradition savante passée et récente. Sa démarche exprime la priorité de l'expérience sur la théorie et un intérêt identique pour toute sorte d'objet de connaissance. Toute proportion gardée, cet autoportrait ressemble à la description du travail ordinaire d'un chercheur, qui alterne et intègre l'enquête de terrain à l'étude de la littérature scientifique, qui demande la juste dose de recul et de rigueur. Une dynamique cognitive s'établit entre les deux phases de la journée, scandées par l'alternance du jour et de la nuit, du public et du privé. Malgré le seuil métaphorique qui les sépare, l'attitude de Machiavel reste inchangée, bien qu'elle s'adapte à des objets de nature différente: le jour il "parle avec ceux qui passent", il "demande", il "écoute", il "remarque"; le soir, également, il dialogue avec les Anciens en leur demandant la raison de leurs actions. L'originalité de l'expérience intellectuelle proposée par Machiavel consiste dans ce dialogue serré et sans médiations possibles entre les vivants et les morts, dans ce va-et-vient entre la sphère de l'imagination ("les humeurs diverses et les différents caprices des hommes") et celle de la raison. Le monde bouillonnant de la *doxa*, si pleine de

et mi metto panni reali et curiali; et rivestito condecatamente entro nelle antique corti degli antiqui huomini, dove, da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo che solum è mio, et che io nacqui per lui; dove io non mi vergogno parlare con loro, et domandarli della ragione delle loro actioni; et quelli per loro humanità mi rispondono; et non sento per 4 hore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte: tucto mi transferisco in loro": lettre à Francesco Vettori, in N. MACHIAVELLI, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, sous la direction de G. Inglese, Milan, Rizzoli, 1989, p. 194-195 et N. MACHIAVEL, *Oeuvres*, éd. C. Bec, Paris, Laffont, 1996, p. 1239.

³⁰ "Quattro ore giornaliere di studio (non molte, del resto)": M. MARTELLI, "L'edizione nazionale delle opere di Niccolò Machiavelli", in *Cultura e scrittura di Machiavelli*, op. cit., p. 3-24, citation à la p. 15; pour une lecture de cette lettre à la lumière de certains lieux communs littéraires, cf. C. BEC, "Dal Petrarca al Machiavelli: il dialogo tra lettore ed autore" in C. BEC, *Cultura e società a Firenze nell'età della Rinascenza*, Rome, Salerno, 1981, p. 228-252; parmi les études concrètes à cette lettre voir en particulier G. BARBERI SQUAROTTI, "Narrazione e sublimazione: le lettere di Machiavelli", in *Machiavelli o la scelta della letteratura*, Rome, Bulzoni, 1987, p. 63-95; J. M. NAJEMI, "Machiavel and Geta: Men of Letters", in A.R. ASCOLI, V. KAHN (ed.), *Machiavelli and the Discours of Literature, Itacha-Londres*, Cornell U.P., 1993, p. 219-257 et *Between Friends. Discourses of Power and Desire in the Machiavelli-Vettori Letters of 1513-1517*, Princeton, Princeton U.P., 1993, chapitre 6; pour le contexte biographique de cette lettre cf. R. RIDOLFI, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1978, p. 238-240.

"fange et de boue", l'attire et l'absorbe tout autant que celui, plus subtil, de la vérité, qu'il retrouve, par bribes et librement, dans des textes tout aussi dignes de respect que de profanation³¹.

Pour Machiavel, même les autorités n'échappent pas à l'action corruptrice du temps et peuvent tomber en désuétude, se révéler incapables d'expliquer les changements en cours. "Je vais vous dire une chose qui vous semblera folle [...] - lit-on dans une lettre à Guichardin de 1526 - néanmoins notre époque exige des décisions audacieuses, inhabituelles et étranges"³². Ce que Machiavel vit et essaye de décrire est précisément une situation de "crise du temps", de perte soudaine d'évidence des articulations "du passé, du présent et du futur"³³. Or, face à l'inintelligibilité de l'histoire, la sage opinion des Anciens montre ses failles: les temps sont mûrs alors pour une mise en valeur, proprement paradoxale et sans précédents, de la sagesse du grand nombre: "vous savez, comme le savent tous ceux qui savent juger ce monde - poursuit-il dans la même lettre - que les peuples sont inconstants et obtus; néanmoins, malgré leur nature, ils disent souvent que l'on fait ce que l'on devrait faire"³⁴.

Raison et instinct de la multitude

Selon Quentin Skinner la meilleure preuve de l'émergence d'un concept est la présence, dans le débat politique contemporain, d'un lexique correspondant qui permettrait de le commenter et de l'articuler³⁵. Cette méthode est sans aucun doute indispensable mais elle peut se révéler insuffisante. Car, s'il est certain que chaque concept doit être étudié à

³¹ Sur la lecture très libre des classiques chez Machiavel cf. M. MARTELLI, "Machiavelli e i classici", in *Cultura e scrittura*, op. cit. p. 279-309 et *Machiavelli e gli storici antichi. Osservazioni su alcuni luoghi dei Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, Rome, Salerno, 1998.

³² N. MACHIAVELLI, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, op. cit., p. 347, lettre du 15 mars 1526: "io dico una cosa che vi parrà pazza; metterò un disegno innanzi che vi parrà o temerario o ridicolo; nondimeno questi tempi richieggono deliberazioni audaci, inusitate et strane".

³³ Sur ces moments de "crise du temps" cf. les considérations de F. HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, p. 27.

³⁴ "Voi sapete, et sallo ciascuno che sa ragionare di questo mondo, come i popoli sono varii et sciocchi; nondimeno, così fatti come sono, dicono molte volte che si fa quello che si doverrebbe fare".

³⁵ "Language and Political Change", in T. BALL, J. FARR, R. L. HANSON (ed.), *Political Innovation and Conceptual Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 7-23, citation à la p. 8 et *Les fondements*, op. cit., p. 13.

partir de son contexte intellectuel, il est toutefois moins évident que ce contexte se limite au vocabulaire de la théorie politique.

Il existe dans le lexique utilisé par les contemporains de Machiavel différentes façons de désigner la dimension de l'opinion collective. Une première indication est présente dans le lexique juridique. Dans les statuts de la République de Florence (XIV^e siècle), une série de normes concernent la manifestation de la parole collective dans l'espace public. Perçue comme un facteur potentiel de déstabilisation des institutions, l'opinion populaire est définie comme *rumor* par le législateur, un terme qui désigne aussi bien la rumeur que la *concitatio*, à savoir le rassemblement séditieux³⁶.

Un deuxième domaine intéressant est celui de la mémoire citadine et familiale: un très vaste chantier d'écriture à usage privé ou public, souvent exploité par les historiens³⁷, quoique jamais véritablement dans la perspective d'une étude du lexique politique. Les *Ricordi* de Bartolomeo Cerretani constituent un exemple significatif de ce corpus³⁸. Ce contemporain de Machiavel, proche de la mouvance oligarchique, siège régulièrement dans les assemblées et dans les magistratures de la république, tout en se montrant toujours très attentif aux humeurs de la rue. Sa vision pessimiste de l'avenir de la liberté républicaine (*Florentina libertas*) et de la dégradation du lien politique dans la période du gonfalonier Soderini, est corroborée par des jugements anonymes qu'il retranscrit régulièrement dans son journal. Lorsqu'il s'agit de nommer cet acteur collectif qui s'exprime, souvent de façon corrosive, sur ceux qui siègent au Palais, Cerretani a recours à des syntagmes du type "la totalité des citoyens" (*l'università de' cittadini*)³⁹ ou à des tournures qui expriment la manière dont la masse de la population réagit face à un sujet estimé d'intérêt commun: "ils

³⁶ *Statuti della repubblica fiorentina*, éd. G. Pinto, F. Salvestrini, A. Zorzi, II, *Statuto del podestà dell'anno 1325*, Florence, Olschki, 1999, p. 234 (*De pena adclamantium et concitationem facientium*).

³⁷ Cf. en particulier sur les livres des *Ricordanze* C. KLAPISCH-ZUBER, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1990, p. 5 et C. CAZALE BERARD, C. KLAPISCH-ZUBER, "Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens", *Annales HSS*, 59-2004, p. 805-826.

³⁸ B. CERRETANI, *Ricordi*, éd. G.BERTI, Florence, Olschki, 1993; sur Cerretani cf. F. GILBERT, *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XV^e siècle*, Paris, Seuil, 1996 [1965], p. 125-126.

³⁹ *Ricordi*, op. cit., p. 21, 23 mai 1501, "e le querele dell'università ognidi crescevano chontro a questi nominativi che avevano chondocto Valentino in sulle mura, perché ogni dì si sentiva nuovi rubamenti et crudeltà, e facevansi sonetti polize chanzoni senza alcuno rispetto"; p. 22, 27 mai 1501, "et ognuno era malchontento chontro alla signoria per avere tenuto co' magnati che Valentino non fussi svaligiato e aveva stimato pocho e cholegi e da se preso partito d'ogni cosa e favorito questa parte de' potenti, e dicevasi che s'avevono lasciato agirare e tutta l'università de' cittadini gridava loro addosso per la qual chosa alla signoria pareva loro essere impaciati".

blâmaient la Seigneurie par la voix de la plèbe" (*a voce di plebe*)⁴⁰. Cerretani utilise souvent le mot "humeur" (*omore*) comme synonyme d'opinion ou de position idéologique ("dans Florence il y avait plusieurs humeurs"), selon une métaphore d'origine médicale largement employée, par ailleurs, par Machiavel⁴¹. Pas une seule fois Cerretani n'utilise le terme d'"opinion universelle": une recherche lexicale élargie à un corpus de textes similaires confirme cette absence⁴².

Les procès verbaux des *Consulte* et *pratiche* de la République florentine sont la troisième source utile pour l'étude du champ sémantique de l'opinion collective⁴³. "Intimement impliqués dans la langue parlée"⁴⁴, ces textes retranscrivent fidèlement les propos des membres de la classe dirigeante qui siègent dans ces instances consultatives de la Seigneurie. L'occurrence d'"opinion" est très élevée: elle désigne tantôt la position partagée par un groupe de citoyens⁴⁵, tantôt, plus rarement, une prise de position individuelle. Même si l'expression de points de vue différents est, dans cet espace, souhaitée et encouragée, elle doit naturellement parvenir à une position unanime, puisque la communion d'opinions dans l'assemblée sert de modèle à toute la ville. Comme le dit Francesco de Giovanni Pucci, faisant l'éloge de l'unité, "dans les choses qui concernent le bon état de la république tout le monde doit être uni et doit converser ensemble et sans danger"⁴⁶. En outre, dans le discours de ces citoyens on relève une distinction de nature spatiale entre l'opinion institutionnelle qui se crée à l'intérieur du Palais et l'opinion qui circule spontanément à son extérieur. Bien que cette dimension du discours politique soit parfaitement connue, elle ne fait jamais l'objet d'une conceptualisation: on la définit

⁴⁰ *Ibidem*, p. 21, 23 mai 1501: "e biasimavasi che il capitano era poltrone et che la signoria aveva fatto male a comettere tanto peso a Antonio Giacomini solo, non sendo di reputatione o d'alcuna stima ; et que' ciptadini che non piacque loro la 'mpresa si risentivano biasimando il vivere a voce di plebe".

⁴¹ Sur la culture médicale de Machiavel, cf. C. VASOLI, "Machiavelli e la filosofia degli antichi", in *Cultura e scrittura di Machiavelli*, op. cit., p. 37-62.

⁴² P. PARENTI, *Storia fiorentina*, I: 1476-78, 1492-96, Florence, Olschki, 1994; P. VAGLIENTI, *Storia dei suoi tempi 1492-1514*, éd. de G. BERTI, M. LUZZATI, E. TONGIORGI, Pise, Nistri-Lischi et Pacini, 1982; L. LANDUCCI, *Diario fiorentino dal 1450 al 1516: continuato da un anonimo fino al 1542*, éd. I. Del Badia, Florence, Sansoni, 1985)

⁴³ *Consulte e pratiche 1505-1512*, éd. D. FACHARD, Genève, Droz, 1988; *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina 1498-1505*, éd. D. FACHARD, 2 vol., Genève, Droz, 1993.

⁴⁴ S. TELVE, *Testualità e sintassi del discorso trascritto nelle Consulte e pratiche fiorentine (1505)*, Rome, Bulzoni, 2000, p. 311.

⁴⁵ Avec des tournures qui soulignent un accord souvent éphémère: "Guido Mannelli: conferma l'opinion de' più. Nondimeno che lui stimava che...": *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina 1498-1505*, op. cit., p. 42.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 282 (6 janvier 1500): "Francesco di Giovanni Pucci [...] raccontò più esempi di subditi inimicissimi che nelle cose appartenenti al buono stato della loro Repubblica, tucti sono uniti et stanno et conversano insieme sicuramente"

indirectement au moyen d'images qui évoquent une oralité diffuse et insaisissable; Giovanni Canacci, inquiet de l'ambiance hostile qui domine dans la ville en parle dans ces termes:

Et l'on voit que la ville n'est qu'un murmure (*in bisbiglio*): c'est pourquoi je prie vos seigneuries de trouver un remède au malheur de ce peuple, soit par le feu, soit par l'eau et l'air, soit par tout autre moyen⁴⁷.

Dans la séance du 12 août 1503, Tommaso Pucci met en garde ses pairs contre "le cri puissant du peuple" (*el grido grande del popolo*): l'opinion collective est un aspect de la réalité qu'il ne faut pas négliger dans le processus décisionnel, quoique le jugement du peuple contredise souvent, par incompetence, la raison de ceux qui gouvernent⁴⁸.

Si l'on revient maintenant au passage du premier livre des *Discours*, il est possible d'observer que lorsque Machiavel choisit de parler du "cri" de tout un peuple en termes d'"opinion universelle", il fait œuvre d'abstraction: en d'autres termes, il transforme l'image en concept et introduit, par là même, un élément de nouveauté dans le lexique politique de son temps⁴⁹. Cependant ce terme n'est pas totalement inédit: en effet, il existe une occurrence analogue dans un domaine apparemment éloigné du discours politique: celui de la querelle sur l'origine de la noblesse.

Entre XV^e et XVI^e siècle, dans le vaste corpus de textes italiens consacrés à ce sujet, il se produit un bouleversement dans l'ordre des valeurs: alors que la vérité devient un mot de plus en plus opaque et peu opératoire, la *doxa*, (une *doxa* conçue comme dimension collective et orale de l'opinion), étend significativement son autorité⁵⁰. Sur ce sujet, le *Livre*

⁴⁷ Ibidem, p. 64, 30 mars 1498: Et ora la città nostra è in termine che già fu molti anni non è stata peggio; et vedesi che la città è tutta in bisbiglio. Il perché io pregherei le vostre signorie che dovessino a ogni modo trarre di tanta miseria questo popolo, o per via di fuoco, d'acqua et d'aria, o in ogni altro modo". De façon analogue s'exprime, le 14 mai 1500, Alessandro da Filicaia (ibidem, p. 360): "alcuni dicevano che hanno preso conforto delle lectere rispetto al murmurio era nella terra che fussino di trista natura perché il re monstra stare in proposito".

⁴⁸ *Consulte e pratiche della Repubblica fiorentina 1498-1505*, II, p. 958: "Tommaso Pucci [...] circha le monete disse che a lui parrebbe da seguire lo utile del comune; ma gli dà grande noia el grido del popolo, el quale se considerasse lo utile del Comune dovrebbero condescendere. Ma perché al popolo non è nota l'utilità, né risulta al publico; ma intendendo lui el grido grande del popolo, lui per al presente consentirebbe al popolo, che gli pare non sia volto convenire chosa alcuna".

⁴⁹ Sur les choix lexicaux et linguistiques de Machiavel, cf. F. CHIAPPELLI, *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1952 et *Nuovi studi sul linguaggio di Machiavelli*, Florence, Le Monnier, 1969 ; voir aussi M. POZZI, « Appunti sulla lingua del Machiavelli e del Guicciardini » in *Lingua e cultura del Cinquecento*, Padoue, Liviana, 1975.

⁵⁰ Voir à ce propos les considérations de R. ESPOSITO sur le traité sur la noblesse de Poggio Bracciolini: "Salta subito agli occhi il valore esclusivamente contrastivo che Bracciolini assegna al rapporto tra verità e opinione. La verità non è altro che il rovescio dell'opinione, cioè che non è opinione, o meglio nulla di ciò che essa è. Tutto il dialogo si concentra intorno a questo punto oscuro, ruota sul perno di questa

du Courtisan de Baldassar Castiglione est un cas intéressant à ce propos. Castiglione, qui rédige son ouvrage entre 1507 et 1528, fait un usage libre de l'outil linguistique, pleinement conscient de l'importance des mots dans la définition d'une réalité sociale complexe et changeante⁵¹. Dans le premier livre du *Courtisan*, la conversation nocturne à la cour de Guidobaldo da Montefeltro s'attarde longuement sur la question des origines de la noblesse. En gros: celle-ci doit-elle son statut à son origine illustre ou à sa réputation? C'est Ludovico da Canossa, l'un des protagonistes du dialogue imaginaire qui a lieu à la cour d'Urbino, qui évoque l'autorité de l'opinion universelle. Dans son argumentation, Canossa adopte la thèse de la réputation comme fondement de la noblesse: le courtisan doit être noble, affirme-t-il "tant pour beaucoup d'autres causes que pour satisfaire à l'opinion universelle, qui immédiatement est favorable à la noblesse"⁵². Canossa précise ensuite son point de vue et utilise à nouveau le terme d'"opinion universelle" comme synonyme d'opinion commune: il se peut, estime-t-il, que la réputation qu'on attache au noble ne soit nullement fondée sur les faits et que certains, une minorité sans doute, en soient conscients, mais comme leur jugement "semble contraire à l'opinion commune, ils craignent de s'être trompés et attendent toujours quelque chose de caché, parce qu'il leur semble que les opinions universelles doivent être fondées sur la vérité et naître de causes raisonnables"⁵³. Il est évident que Castiglione utilise le terme d'opinion commune de manière fortement ambiguë et que l'opinion universelle ne correspond pas à la *communis opinio doctorum*: celle-ci est fondée sur la raison des savants et non sur ce qu'une majorité d'individus estime raisonnable. Cette distinction se précise dans la dédicace du *Courtisan*, lorsque Castiglione répond à ses futurs détracteurs. Certains, dit-il, jugeront sans doute avec sévérité le choix de la langue, d'autres diront que le courtisan est une créature trop éloignée de la réalité. Mais, en fin de compte, la valeur de ces critiques est relative par rapport au verdict de l'"opinion commune", seule véritable et ultime *auctoritas*: "je remets donc maintenant la défense contre ces accusations, et peut-être contre beaucoup d'autres, à l'opinion commune; car le plus souvent la multitude, encore qu'elle ne connaisse pas parfaitement, sent néanmoins par un instinct de nature une certaine odeur du bien et du mal et, sans en

sottrazione. La verità non ha contenuti propri, parla solo al negativo, per bocca dell'opinione: *Ordine e conflitto. Machiavelli e la letteratura politica del Rinascimento italiano*, Naples, Liguori, 1984, p. 89; pour la querelle sur la noblesse cf. C. DONATI, *L'idea di nobiltà in Italia (secoli XIV-XVIII)*, Rome-Bari, Laterza, 1988, p. 29-51.

⁵¹ Cf. A. PONS, "Présentation de Baldassar Castiglione", in B. CASTIGLIONE, *Le livre du Courtisan*, Paris, Flammarion, 1991, p. XXXIII.

⁵² *Ib.*, p. 40.

⁵³ *Ib.*, p. 41.

savoir rendre autre raison, elle goûte et aime l'un, rejette et déteste l'autre"⁵⁴. Multitude, instinct, odeur: l'opinion "commune" que Castiglione décrit comme une faculté cognitive, est un domaine décidément très éloigné de l'opinion probable et rationnelle des intellectuels définie par Saint Thomas⁵⁵.

Cette divagation nous ramène au point de départ, c'est-à-dire à la sagesse d'une multitude qui "par instinct de nature" selon Castiglione, par "vertu occulte" selon Machiavel, est capable de choisir son bien et d'éviter son malheur. Les images utilisées par ces deux auteurs se rapprochent, à tel point qu'il est vraisemblable, nous le verrons, que leur source soit identique. Toutefois, arrêtons-nous pour l'instant sur la signification à attribuer à ces occurrences analogues et presque contemporaines. L'autorité que Castiglione attribue à l'opinion collective est le signe d'une rupture épistémologique car elle implique la promotion au rang de vérité d'un jugement non fondé sur la raison et entièrement compris, de surcroît, dans la sphère de la perception sensible et de l'oralité. De manière semblable, quoique dans le domaine de la politique, l'émergence de l'opinion "universelle" chez Machiavel est le symptôme d'une crise de la rationalité, d'une prise de distance à l'égard de l'univers rassurant des autorités: une crise et une critique qui n'épargnent pas les solutions institutionnelles que la classe dirigeante de la République a élaborées tout au long de sa longue hégémonie. Dans le chapitre 9 du *Prince*, Machiavel rappelle un adage qui résume d'une manière abrupte le savoir gouvernemental de cette oligarchie: "qui bâtit sur le peuple bâtit sur la fange"⁵⁶. En revanche, le proverbe biblique évoqué dans le premier livre des *Discours (vox populi vox est Dei)* ouvre une perspective politique radicalement différente.

La sagesse du peuple: un leurre

L'idée que la multitude est dépositaire, en tant que multitude, d'une capacité de jugement de nature supérieure à celle des individus trouve une formulation explicite chez

⁵⁴ *Ib.*, p14.

⁵⁵ "La grande scoperta strutturale del Castiglione sta proprio nella riconduzione di ogni sapere all'opinione" écrit G. FERRONI, "Sprezzatura e simulazione", in C. OSSOLA (ed.), *La corte e il «Cortegiano»*, I: *La scena del testo*, éd., Rome, Bulzoni, 1980, p. 119-147; toujours à ce sujet cf. C. OSSOLA, "*Il libro del cortegiano: esemplarità e difformità*", in *ibidem*, p. 15-82.

un certain nombre d'auteurs grecs. Emile Benveniste cite un passage significatif d'Hésiode: "la voix ne peut pas périr complètement quand beaucoup de gens la répètent; car elle est, de quelque manière, divine"⁵⁷. Lorsque le peuple s'exprime impersonnellement, sa voix a quelque chose de fatal, de décisif. Mais c'est sans doute dans les *Lois* de Platon que la voix du peuple fait l'objet de l'analyse la plus approfondie, tant sur le plan psychologique que politique. C'est notamment ici qu'on retrouve l'idée que Machiavel et Castiglione s'approprient avec des formules similaires, à savoir l'idée d'une multitude toute entière capable d'exprimer, par une faculté étrangère et supérieure à la raison, un jugement pertinent sur les choses qui la concernent. "Il s'en faut - lit-on - que le vulgaire (*οἱ πολλοί*) si éloigné de la vertu réelle, le soit autant de bien juger autrui et de discerner les méchants des bons. Il y a, au contraire, même chez les très méchants, un flair quasi-divin (*Θεῖου δέ τι καὶ εὐστοχον ἐνεσσι καὶ τοῖσιν κακοίς*), qui fait qu'un grand nombre, même des plus corrompus, savent parfaitement, dans leurs paroles comme dans leurs jugements intérieurs, distinguer entre gens de bien et coquins"⁵⁸.

L'écho de la page de Platon dans le passage des *Discours* est trop évident pour ne pas supposer sa connaissance, probablement indirecte, de la part de Machiavel⁵⁹. "Un grand nombre, même des plus corrompus", écrit Platon: la corruption du peuple n'entame pas la qualité de son jugement; "people in the lump may be bad, but they have a wonderfully keen eye for real virtue"⁶⁰, observe un commentateur de ce passage. Il s'agit d'un point important pour comprendre l'argumentation de Machiavel. Nous l'avons vu, s'opposant au lieu commun de l'instabilité et de l'ingratitude du peuple, Machiavel soutient, dans le chapitre 58 du premier livre des *Discours*, que la sagesse et la constance de ce dernier demeurent supérieures, en toute circonstance, à celle d'un seul homme. Ces qualités se manifestent notamment lors des élections, lorsqu'il s'agit de choisir entre plusieurs

⁵⁶ *Le Prince*, dans *Oeuvres*, op. cit., p. 134; "E non sia alcuno che repugni a questa mia opinione con quello proverbio trito, che chi fonda in sul popolo fonda in sul fango": N. MACHIAVELLI, *Il principe*, éd. de G. INGLESE, Turin, Einaudi, 1995, p. 67.

⁵⁷ *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, op. cit. p. 139.

⁵⁸ Cf. *The Laws of Plato*, éd. E.B. ENGLAND, II, New York, Arno Press, 1976, p. 211 (949b5).

⁵⁹ Une traduction latine des *Lois* est publiée à Venise vers la moitié du XV^e siècle: cf. F. GILBERT, "La costituzione veneziana nel pensiero politico fiorentino", in *Machiavelli e il suo tempo*, Bologne, Il Mulino, 1977, p. 121; les *Lois* furent le dernier des dialogues de Platon traduit par Marsile Ficin: cf. A.B. HENTSCHKE-NETSCHKE, "Marsile Ficin lecteur des *Lois*", *Revue philosophique de la France et de l'Etranger*, 125-2000 p. 83-103; sur sa réception dans le milieu intellectuel et politique florentin proche des Médicis cf. A. BROWN, "Platonism in Fifteenth-Century Florence and its Contribution to Early Political Thought", in *The Medici in Florence. The Exercise and Language of Power, Florence*, Olschki, 1992, p. 215-245; sur la manière dont Machiavel a pu s'approprier indirectement des textes de la tradition classique, notamment par le biais des discussions des *Orti oricellari*, cf. F. BAUSI, *Machiavelli*, op. cit., p. 182-190.

⁶⁰ *The Laws of Plato*, op. cit., p. 589.

candidats: jamais un peuple, à la différence d'un prince, écrit-il, ne se laissera persuader à élire un "homme infâme et corrompu"⁶¹. On pourrait croire, poursuit Machiavel, que cette vertu est spécifique aux peuples non corrompus, c'est-à-dire "contraints par les lois", comme l'était sans aucun doute le peuple de Rome à l'époque républicaine, mais elle s'exprime aussi chez un peuple "turbulent et licencieux", comme l'est, depuis toujours, de façon emblématique, le peuple de Florence.

Sur ce point la concordance de Machiavel avec l'autorité de Platon est apparemment totale. Pourtant les choses se compliquent lorsqu'on essaye de confirmer ces affirmations avec des exemples concrets de sagesse populaire. On est alors plutôt surpris par le nombre et la qualité des cas qui contredisent cette règle générale. Le chapitre 53 des *Discours* est éloquent: on y apprend que "trompé par une fausse apparence de bien, un peuple désire souvent sa ruine"⁶². Le peuple en question est le peuple romain, à deux reprises victime de sa propre "mauvaise opinion": premièrement lorsque, après la prise de Véies, il pense "qu'il serait utile pour la cité de Rome que la moitié des Romains" y émigrent; puis, pendant les guerres d'Hannibal, lorsque Fabius Maximus n'arrive pas à persuader le peuple du bien-fondé de sa stratégie temporisatrice: "le peuple jugeait en effet que ce choix était lâche et il n'en voyait pas l'utilité"⁶³. On a observé que Machiavel interprète, sur ce point, plutôt librement Tite-Live et dans un sens guère favorable au peuple⁶⁴. Quoiqu'il en soit, l'histoire romaine enseigne que le peuple peut se tromper, avec des conséquences qui peuvent se révéler graves pour la survie même de la république. Le cas de Florence, on l'imagine facilement, ne fait que confirmer et même accentuer ce constat pessimiste⁶⁵.

Par ailleurs, on peut facilement remarquer que la disposition du peuple à se tromper n'est qu'un aspect d'un comportement collectif plus complexe. Le peuple se trompe et, avec la même facilité, il est soumis à la tromperie. Il suffit de relire, à ce propos, les pages fondamentales que Machiavel consacre, toujours dans les *Discours*, à la religion des Romains

⁶¹ *Discours sur la première décade*, op. cit., p. 287.

⁶² Ibidem, p. 276 (*Il popolo molte volte desidera la rovina sua, ingannato da una falsa spezie di beni: e come le grandi speranze e gagliarde promesse facilmente lo muovono*).

⁶³ Ibidem, p. 277; "perché quel popolo giudicava questo partito vile, e non vi vedeva dentro quella utilità vi era": *Discorsi*, op. cit. p. 114.

⁶⁴ Cf. M. MARTELLI, *Machiavelli e i classici*, in *Cultura e scrittura di Machiavelli*, op. cit., p. 281-285.

⁶⁵ Quelques exemples à ce sujet in S. LANDI, "Popolo, voce del popolo, opinione universale in Machiavelli", in *Essere popolo*, op. cit., p. 359-376.

(livre I, chapitres 11-15)⁶⁶. L'opinion du peuple sur les miracles et sur d'autres manifestations spectaculaires du divin est ici considérée comme synonyme de crédulité⁶⁷. Cette crédulité est pourtant nécessaire au maintien de la cohésion de la cité et les gouvernants doivent, à tout prix, l'encourager. Tout semble donc contredire la règle établie dans le chapitre 58: tous les peuples qu'ils soient vertueux ou corrompus n'échappent pas à l'erreur et sont victimes du mensonge.

Nous sommes ici en présence d'une contradiction: dans le chapitre 58, sur la base de Platon, Machiavel soutient que même les peuples corrompus gardent intacte leur capacité de jugement; une série d'exemples (ou, à vrai dire, de contre-exemples), mènent en réalité à des conclusions quasi antinomiques: même les peuples vertueux se trompent facilement et cette aptitude à l'erreur peut s'avérer, dans certaines circonstances, nécessaire et profitable à la conservation de l'État. Loin d'être une faille dans le raisonnement, la contradiction, on le sait, est une ressource et un outil heuristique dont Machiavel fait un usage fréquent pour représenter, dans toute sa complexité, une réalité caractérisée par la variété inépuisable de la nature humaine⁶⁸. Cependant, si le peuple, visiblement, se trompe, en quoi le point de vue de Machiavel diffère-t-il, sur cette question, de celui de ses interlocuteurs, Tite-Live et "tous les autres historiens"? En d'autres termes, en quoi consiste la sagesse du peuple?

On peut tenter de formuler une réponse en essayant, tout d'abord, de comprendre le mode de raisonnement du peuple. En effet, Machiavel ne se limite pas à affirmer que le peuple est plus sage qu'un prince, mais il étudie de près le mécanisme de formation des opinions. Le chapitre 47 du premier livre des *Discours* est consacré à cette question: "les hommes se trompent dans les jugements généraux, mais ils ne se trompent pas dans les détails". L'analyse du jugement du peuple est menée par Machiavel principalement sur la base d'un exemple tiré de l'histoire récente de Florence et d'un témoignage personnel:

Les princes ayant été chassés de la ville en 1494, il n'y avait plus de gouvernement régulier, mais plutôt de la licence et de l'ambition. Les choses publiques allant de mal en pis, nombre

⁶⁶ Pour une lecture de ces chapitres cf. E. CUTINELLI-RENDINA, *Chiesa e religione in Machiavelli*, Pise-Rome, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1998, p. 153-252; plus généralement, sur la conception machiavéenne de la religion cf. les considérations classiques de D. CANTIMORI, "Niccolò Machiavelli: il politico e lo storico", in *Storia della Letteratura italiana*, IV, *Il Cinquecento*, Milan, Garzanti, 1966, p. 7-53.

⁶⁷ *Discours*, op. cit., I, 12, p. 216: "cette opinion et crédulité [des Romains] fut soutenue et développée par Marcus Furius Camillus et les autres chefs de la cité".

⁶⁸ Cf. G. FERRONI, "La struttura epistolare come contraddizione" in J.J. MARCHAND (ed.), *Niccolò Machiavelli. Politico, storico, letterato*, Rome, Salerno, 1996, p. 247-269.

de gens du peuple (*popolari*) constatant la ruine de la cité et ne percevant pas d'autre cause, accusaient l'ambition de certains puissants, qui aurait nourri les désordres, pour créer un régime à leur convenance et abolir la liberté. Ces gens fréquentaient les portiques et les places disant du mal de nombreux citoyens, les menaçant, si jamais il ne parvenaient à la Seigneurie, de dévoiler leurs ruses et de les châtier. Souvent de telles personnes parvenaient à la magistrature suprême; à peine y étaient-elles parvenues qu'elles voyaient les choses de plus près et discernaient les causes du désordre, les dangers qui menaçaient et la difficulté d'y remédier. Voyant que c'étaient les circonstances et non les hommes qui causaient le désordre, ils changeaient sur le champ de nature (*d'un'altra fatta*) et de comportement; puisque la connaissance des choses dans leur détail (*cose particolari*) leur permettait de sortir de l'erreur qu'ils avaient commise lorsqu'ils les considéraient dans leur généralité. De sorte que ceux qui les avaient d'abord entendus parler, lorsqu'ils étaient de simples citoyens (*particulari*), et qui les voyaient tout à fait calmés quand ils étaient parvenus à la plus haute magistrature, croyaient que cela provenait non pas d'une connaissance plus exacte des choses, mais de ce qu'ils avaient été bernés et corrompus par les grands. Cette chose arrivant souvent à de nombreux citoyens, on en tira un proverbe qui disait: "ils ont une humeur (*animo*) dans le palais, une autre sur la place"⁶⁹.

Cette longue citation se prête principalement à deux remarques. La première concerne la qualité du processus cognitif spécifique du peuple. Selon Machiavel la connaissance de ce dernier est essentiellement visuelle: le peuple - soutient-t-il - se trompe lorsqu'il juge à distance, en revanche, quand il voit les choses de près, son jugement est juste. Derrière ce truisme se cache en réalité une réflexion sur le rôle de l'erreur et de l'illusion dans la construction et dans la perception des comportements politiques. Directement tiré de l'imaginaire républicain, le binôme *Palazzo/Piazza*, exprime l'opposition entre le lieu institutionnel et le lieu extra-institutionnel de la politique. Lorsque Machiavel rédige cette page, il sait pertinemment qu'une fracture grandissante entre les gouvernants et les gouvernés s'est créée, au point de donner lieu à un proverbe ("ils ont une humeur dans le palais, une autre sur la place") qui traduit l'amertume du peuple, dégoûté par le

⁶⁹ Ibidem, p. 268 et *Discorsi*, op. cit., p. 105: "Dopo il 1494, sendo stati i principi della città cacciati da Firenze, e non vi essendo alcuno governo ordinato, ma più tosto una certa licenza ambiziosa, ed andando le cose pubbliche di male in peggio; molti popolari, veggendo la rovina della città, e non ne intendendo altra cagione, ne accusavano la ambizione di qualche potente che nutrisse i disordini, per potere fare uno stato a suo proposito, e tôrre loro la libertà; e stavano questi tali per le logge e per le piazze, dicendo male di molti cittadini, minacciandogli che, se mai si trovassino de' Signori, scoprirebbero questo loro inganno, e gli gastigarebbero. Occorreva spesso che di simili ne ascendeva al supremo magistrato; e come egli era salito in quel luogo, e che vedeva le cose più da presso, conosceva i disordini donde nascevano, ed i pericoli che soprastavano, e la difficoltà del rimediarsi. E veduto come i tempi, e non gli uomini, causavano il disordine, diventava subito d'un altro animo, e d'un'altra fatta; perché la cognizione delle cose particolari gli toglieva via quello inganno che nel considerarle generalmente si aveva presupposto. Dimodoché, quelli che lo avevano prima, quando era privato, sentito parlare, e vedutolo poi nel supremo magistrato stare quieto, credevono che nascessi, non per più vera cognizione delle cose, ma perché fusse stato aggirato e corrotto dai grandi. Ed accadendo questo a molti uomini, e molte volte, ne nacque tra loro uno proverbio che diceva: Costoro hanno uno animo in piazza, ed uno in palazzo"

comportement changeant et opportuniste de ceux qui accèdent au pouvoir⁷⁰. Les hommes du peuple (*popolari*) qui, par les aléas du système électoral, se hissent au niveau de l'exécutif, restent, bien entendu, toujours des *popolari* tout en devenant soudainement méconnaissables. Dans sa version des faits, le peuple impute cette transformation à l'action corruptrice des professionnels de la politique, les hommes de l'ancienne oligarchie républicaine (les *potenti*). Cependant, la cause est de nature différente: tout en restant des *popolari*, les hommes du peuple parviennent à un degré de connaissance de la chose politique qui reste interdit à la plupart de leurs semblables. En ce sens, ils deviennent littéralement autres (*d'un'altra fatta*). Ainsi le peuple se méprend: il prend pour un problème de pouvoir ce qui est, en vérité, un simple problème de perception de la réalité.

La seconde remarque concerne la nature du peuple. En analysant sa manière de former des jugements et sa disposition à l'erreur, Machiavel parvient à une définition du peuple comme condition anthropologique: une condition naturelle, biologique et psychologique qui constitue une donnée invariable, aussi bien d'un point de vue historique que géographique⁷¹. Dans *Discours* I, 47, l'appartenance au peuple est loin d'indiquer un statut socio-économique ou politique déterminé. Elle exprime plutôt une posture mentale commune à la plupart des individus considérés dans la majorité des situations possibles. Le peuple fait ici l'objet d'une généralisation dont le titre même du chapitre ("les hommes se trompent...") est révélateur. Machiavel fait usage du même procédé à d'autres endroits et avec des effets comparables. C'est notamment le cas du chapitre 25 du premier livre des *Discours*, où il affirme que "les hommes, dans leur généralité (*lo universale degli uomini*), se nourrissent autant des apparences que de la réalité et souvent ce sont plutôt les apparences que la réalité qui les font agir"⁷². De façon semblable, dans le chapitre 18 du *Prince* - nous le verrons - Machiavel écrit que "les hommes, *in universali*, jugent plus selon leurs yeux qu'avec leurs mains; car chacun a la capacité de voir, mais peu celle de toucher"⁷³. Dans cette perspective, la seule distinction valable est celle qui oppose le petit nombre qui a accès à la vérité des choses au grand nombre qui se limite à regarder à distance et qui en reste exclu.

⁷⁰ L.J. WALKER dans son commentaire aux *Discours* (*The Discourses of Niccolò Machiavelli*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1950, II, p. 78) confirme que ce proverbe "was current in Florence in his time".

⁷¹ Sur l'anthropologie du peuple chez Machiavel, cf. les observations très pertinentes de G. FERRONI, *Machiavelli, o dell'incertezza. La politica come arte del rimedio*, Rome, Donzelli, 2003, p. 65-94.

⁷² *Discorsi*, op. cit. p. 65 et *Discours*, op. cit. p. 237: "perché lo universale degli uomini si pascono così di quel che pare come di quello che è: anzi, molte volte si muovono più per le cose che paiono che per quelle che sono".

⁷³ *Le Prince*, op. cit., p. 155 et *Il Principe*, op. cit., p. 115: "E li uomini in universali iudicano più alli occhi che alle mani; perché tocca a vedere a ognuno, a sentire a pochi".

A vrai dire, rien ne semble pouvoir changer ce rapport de force car, dans n'importe quelle circonstance historique, il y aura toujours une majorité d'hommes soumise à l'erreur et contrainte à émettre, par conséquent, des jugements trompeurs.

Cette analyse, on le voit bien, n'est guère optimiste envers la capacité de jugement du peuple, dont la seule et véritable vertu est l'ignorance⁷⁴. Dans le chapitre 4 du premier livre des *Discours*, Machiavel s'appuie sur Cicéron pour affirmer que "les peuples quoique ignorants, sont capables d'apprécier la vérité et l'acceptent aisément quand elle leur est présentée par un homme qu'ils estiment digne de foi"⁷⁵. Dans la meilleure des hypothèses, le peuple semble ainsi dépendre du bon vouloir d'un homme éclairé, capable - pour revenir au texte des *Discours* I, 47 - de lui "ouvrir les yeux en l'amenant au niveau du détail, puisque les généralités le trompent"⁷⁶

Force est donc de constater, qu'au cours de notre lecture, la thèse machiavélienne de la sagesse du peuple apparaît de plus en plus aporétique. Non seulement elle mène à une impasse, mais elle offre même des arguments en faveur du point de vue opposé, celui de la supériorité de la sagesse d'un prince sur celle de la multitude. En ce qui concerne la constance, le deuxième attribut qui fonde la prétendue prééminence du peuple, les conclusions ne sont pas dissemblables. Le thème de l'instabilité populaire constitue un leitmotiv que Machiavel utilise notamment dans les *Histoires de Florence*, souvent sans hésiter à emprunter des images et des arguments à la rhétorique de l'oligarchie républicaine⁷⁷.

Cependant, ce bilan n'est pas exhaustif. Notre analyse s'est limitée aux vertus du peuple qui autorisent une confrontation directe avec les vertus d'un prince, à savoir la sagesse et la constance. Mais ce qui rend le peuple supérieur au prince et directement comparable à Dieu est une troisième vertu, une "vertu occulte", jusqu'à présent négligée par la critique et pourtant considérée par Machiavel comme spécifique au jugement du peuple.

⁷⁴ "La virtù del popolo è quella di chi non sa", observe G. FERRONI, *Machiavelli, o dell'incertezza*, op. cit. p. 94.

⁷⁵ *Discours* op. cit., p. 197 et *Discorsi*, op. cit., p. 18: "e li popoli, come dice Tullio, benché siano ignoranti, sono capaci della verità, e facilmente cedano, quando da uomo degno di fede è detto loro il vero".

⁷⁶ *Discours*, op. cit., p. 270; *Discorsi*, op. cit., p. 105: "Considerando, dunque, tutto quello si è discorso, si vede come e' si può fare tosto aprire gli occhi a' popoli, trovando modo, veggendo che uno generale gl'inganna, ch'egli abbino a discendere a' particolari".

⁷⁷ Entre autres, font partie de ce vaste répertoire d'*exempla*, les considérations qu'il attribue à Giorgio Scali, un chef de file du *popolo minuto* soudainement renversé et condamné à mort en 1382: "il s'en prit ensuite à lui-même pour avoir eu trop de confiance en un peuple, que tout discours, tout accident, tout soupçon fait remuer et corrompre": *Histoires de Florence*, in *Oeuvres*, op. cit. p. 779 et *Istorie fiorentine*, éd. P. CARLI, I,

Occulta virtus

Si l'on considère le texte des *Discours sur la première décade de Tite Live*, la parole populaire, qui se révèle très souvent fautive lorsqu'on l'examine selon les critères de la raison ordinaire, est néanmoins capable de réussir "merveilleusement (*fare effetti maravigliosi*) dans ses pronostics; de sorte qu'elle semble prévoir par une vertu occulte le bien et le mal qui l'attendent". C'est précisément cette parole d'oracle qui autorise une comparaison inédite entre le peuple et Dieu.

L'exégèse de ce passage, suppose de prendre en compte, tout d'abord, la signification de cette vertu que Machiavel qualifie d'"occulte". Compte tenu de l'occurrence de *Discours* I, 58, le thème de la "vertu occulte" revient en tout à trois reprises dans son œuvre. Dans *Discours*, II, 32, Machiavel parle de l'habileté extraordinaire d'Aratus de Sicyone lors des expéditions nocturnes: "on peut penser - écrit-il - que cela était dû plutôt à l'effet d'une vertu occulte qui était en lui qu'au succès que l'on peut normalement trouver dans cette sorte d'entreprise"⁷⁸. Dans un tout autre registre, Machiavel évoque la présence de la vertu occulte dans le *Capitolo* intitulé *De la Fortune*, une composition antérieure à 1512 adressée à Giovan Battista Soderini:

"Si l'on comprenait et savait bien ces choses/ toujours serait heureux et satisfait/celui qui pourrait sauter de roue en roue/ mais comme cette capacité nous est refusée/ par la vertu occulte qui nous gouverne/ notre situation change avec son cours"⁷⁹.

Synonyme de "fortune", cette dernière occurrence de "vertu occulte" est à mettre en relation avec le substrat astrologique très fécond de la culture machiavélique⁸⁰. Dans tous ces cas, le terme de "vertu occulte" semble désigner la qualité intrinsèque d'un individu ou d'un corps, une qualité naturelle considérée toutefois comme étrangère et supérieure à la

Florence, Sansoni, 1927, p. 171. Sur la présence de cet exemple dans la littérature contemporaine cf. les observations de G. Inglese in *Il principe*, op. cit., p. 67-68.

⁷⁸ *Discours*, op. cit., p. 367 et *Discorsi*, op. cit., p. 221.

⁷⁹ N. MACHIAVEL, *Ecrits littéraires*, in *Oeuvres*, op. cit. p. 1068 et N. MACHIAVELLI, *Opere letterarie*, éd. L. BLASUCCI, Milan, Adelphi, 1964, p. 314: "Però se questo si comprende e nota,/sarebbe un sempre felice e beato,/che potessi saltar di rota in rota;/ma perché poter questo ci è negato/per occulta virtù che ci governa,/si muta col suo corso il nostro stato".

⁸⁰ Sur Machiavel et la culture astrologique cf. E. GARIN, "Aspetti del pensiero di Machiavelli", in E. GARIN, *Dal Rinascimento all'Illuminismo*, Pise, Nistri-Lischi, 1970, p. 43-77 et A. PAREL, *The Machiavellian Cosmos*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1992.

raison. Au début du XVI^e siècle, le même thème est présent dans la littérature d'inspiration néo-platonicienne, fortement imprégnée de motifs astrologiques. Dans le *Livre du courtisan*, Castiglione exprime le même concept avec des mots différents: "j'estime que chaque chose a sa perfection, même si elle est cachée (*nascosta*) et qu'on peut juger de cette perfection par des discours raisonnables, quand on a la connaissance de cette chose"⁸¹. Chaque chose a donc sa vertu "occulte", sa perfection cachée, qui constitue l'essence même de cette chose. Que veut donc dire Machiavel en affirmant la vertu occulte de la parole du peuple et quels sont ses repères probables?

Depuis l'Antiquité, la croyance dans les vertus prophétiques de l'opinion populaire est à l'origine, dans le monde méditerranéen, de pratiques de divination fondées sur l'interprétation de paroles saisies au hasard dans les lieux publics⁸². Il n'est pas à exclure que Machiavel, esprit curieux des "différents caprices des hommes", partage la croyance dans cette occulte sagesse proverbiale, attestée par un certain nombre de sources. La capacité du peuple de pronostiquer le futur, tout spécialement dans les moments de crise de la communauté (guerres, épidémies), est en effet affirmée par les historiens et les mémorialistes de Florence. En 1432, lors de la translation à Florence de la Vierge de l'Impruneta - un rituel occasionné par un danger collectif actuel ou imminent - Matteo Palmieri remarque dans sa chronique le comportement prophétique de la multitude⁸³. A une époque plus récente, cette croyance est tout spécialement l'apanage du milieu politique et social proche de Savonarole. Dans le journal de Luca Landucci, un partisan du Dominicain, le peuple qui attend la nouvelle de l'élection au pontificat de Jean de Médicis (Léon X) est représenté comme un acteur collectif unitaire, capable de cette même vertu occulte dont Machiavel nous parle dans les *Discours*: le 11 mars 1513

en moins de deux heures la rumeur parcourut Florence que le cardinal de Médicis était devenu pape [...] et pourtant il n'en était rien puisqu'au Palais de la Seigneurie on nous dit qu'on n'en savait rien. Mais finalement, même sans rien savoir, toute la journée, on ne pouvait faire autre chose que de crier *Palle*. On aurait dit que le peuple

⁸¹ *Le livre du courtisan*, op. cit., I, 13, p. 36.

⁸² Cf. M. BETTINI, "Le orecchie di Hermes", op. cit. p. 1-51

⁸³ M. PALMIERI, *Annales*, in *Rerum italicarum scriptores*, XXVI-1, Città di Castello, Lapi, 1915, p. 137: "haec ideo annotavi quia a nostro populo et maxime ab hominibus hos suppliciorum concursu efficiuntur, et nunc certo creditur aliquid presagire"; pour une analyse des comportements collectifs dans l'espace politique républicain cf. R. TREXLER, *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1980, p. 331.

devinait ce qui allait arriver et c'était une chose merveilleuse: tant est vrai le proverbe "voix du peuple, voix de Dieu"⁸⁴.

Aussi bien dans cette page que dans le passage de *Discours* I, 58, le peuple est doté de cette vertu "merveilleuse", digne donc de stupeur et d'admiration, qui consiste à pressentir les choses. Dans les deux cas, cette vertu proverbiale trouve dans le *De veritate prophetica*, dialogue rédigé par Savonarole et publié à Florence en 1498, sa source écrite la plus proche⁸⁵. Traduit en vulgaire, ce texte circule encore au début du siècle dans les milieux des partisans du frère dominicain. Dans ce court ouvrage, Savonarole fait allusion au contexte de crise qui s'est produit lors de la descente de Charles VIII en Italie (1494). Guerre, famine et peste se sont à nouveau déclarées: qu'attend-on donc pour se convaincre qu'une catastrophe est désormais inéluctable? "An signa et portenta de coelo flagitas"? demande Savonarole à son interlocuteur imaginaire. "Nec ista quidem (si pleraque signa et prodigia variis in locis hac tempestate edita considerentur) defuisse cognosces, sed mens attonita nil horum persentit". Obnubilé par toutes ces nouveautés, l'esprit des individus est incapable de comprendre la signification de ces signes avant-coureurs: cette capacité demeure par contre la prérogative de la *mens* collective du peuple. En effet, Savonarole cite, comme source digne de foi, la voix proverbiale du peuple:

Thoralmed: nemo est qui sano mentis iudicio, in tam manifesto divine ultionis merito, de instanti flagello dubitare iam possit. Nam et ab omnibus non procul esse iam creditur et plurimum quoque desideratur.

Hieronymus: hinc nimirum certissima tibi fieri debet fides. *Trito enim proverbio, vox populi vox est Dei.*

Savonarole met donc en lumière le caractère de cette vertu typiquement populaire: le peuple est compétent dans l'identification de signes et, par là même, son opinion est l'indice le plus fiable que quelque chose d'important est en train de se passer.

Machiavel semble ainsi avoir inscrit dans le texte des *Discours* un proverbe d'origine savonarolienne. Loin d'être complètement élucidés, les rapports entre Machiavel et

⁸⁴ L. LANDUCCI, *Diario fiorentino*, op. cit. p. 335-336: "Innanzi di due ore si levò el romore per Firenze che 'l cardinale de' Medici era papa [...] nondimeno non ce n'era nulla perché andando al Palagio de' Signori dissono che non c'era ancora nulla. E finalmente non si poté per tutto dì, non si poté mai fare altro che gridare *Palle*, senza sapere nulla. Pareva ch'el popolo indovinassi quello ch'era che fu cosa maravigliosa; ch'è vero il proverbio «boce di popolo, boce di Dio»"

⁸⁵ G. SAVONAROLA, *De veritate prophetica dialogus/Verità della profetia*, éd. C. Leonardi, Florence, Sismel, 1997, p. 129-130; sur la composition et l'édition de cet ouvrage cf. R. RIDOLFI, *Vita di Girolamo Savonarola*, Florence, Sansoni, 1981, p. 309.

Savonarole font toujours l'objet d'enquêtes et d'hypothèses⁸⁶. A une première analyse, une comparaison entre Machiavel et Savonarole sur le terrain de la conception du peuple est décevante. Savonarole semble avoir exercé très tôt une influence sur Machiavel surtout en ce qui concerne le pouvoir de persuasion de sa parole⁸⁷. Toutefois, l'habileté oratoire du Dominicain n'est guère favorable au peuple: dans le chapitre 11 du premier livre des *Discours* Machiavel rappelle ironiquement que "le peuple de Florence ne se croit ni ignorant ni rustre; cependant Jérôme Savonarole le persuada qu'il s'entretenait avec Dieu"⁸⁸. Par ailleurs, il est inutile de rechercher dans l'œuvre de Machiavel des prévisions populaires sur le destin de la communauté qui se révèlent véridiques: l'affirmation de la divinité de la parole du peuple semble donc constamment se heurter à la règle générale, déjà mentionnée et confirmée par une riche série d'exemples, selon laquelle "trompé par une fausse apparence de bien, un peuple désire souvent sa ruine". Tout bien considéré, si la véritable vertu du peuple est l'ignorance, comme la lecture de *Discours* I, 47 semble l'attester, la "vertu occulte" du peuple, dont Machiavel parle dans le chapitre 58, ne peut être considérée comme une vertu active, comme une propriété consciente de ce corps collectif qu'est le peuple "biblique" de Savonarole, mais comme une vertu "passive", une sorte de donnée brute et inaltérable qui lui serait propre presque à son insu⁸⁹.

Cette analyse est confortée par la lecture du chapitre 56 du premier livre des *Discours*. Ce chapitre a généralement retenu l'attention de la critique en raison de son caractère insolite car entièrement consacré à la question du rôle politique des signes et des prophéties (*Avant que se produisent de grands événements dans une cité ou un pays surviennent des signes qui les annoncent ou des hommes qui les prédisent*)⁹⁰. Machiavel commence par se demander pour quelle raison des signes, dont l'origine est inconnue, constituent souvent l'indice probable de changements catastrophiques:

⁸⁶ Cf. notamment M. MARTELLI, "Machiavelli e Savonarola", in *Savonarola. Democrazia Tirannide Profetia*, éd. G. C. GARFAGNINI, Florence, Sismel, 1998, p. 67-89.

⁸⁷ Cf la lettre à Ricciardo Becchi du 9 mars 1498 où Machiavel rapporte un sermon de Savonarole sur l'Exode mettant en lumière l'habileté rhétorique du Dominicain: "c'est ainsi, selon moi, qu'il s'adapte aux circonstances et farde ses mensonges": *Oeuvres*, op. cit. p. 1229 et N. MACHIAVELLI, *Lettere*, éd. F. GAETA, Milan, Feltrinelli, 1981, p. 33 ("et così, secondo il mio iudicio, viene secondando i tempi et le sua bugie colorendo").

⁸⁸ Ibidem, I, 11, p. 215 et *Discorsi*, op. cit., p. 39: "Al popolo di Firenze non pare essere né ignorante né rozzo: nondimeno da frate Girolamo Savonarola fu persuaso che parlava con Dio".

⁸⁹ Pour une lecture anthropologique de la notion de "virtù" cf. notamment A. PAREL, *The Machiavellian Cosmos*, op. cit., p. 86-100.

⁹⁰ Machiavel, *Oeuvres*, op. cit., p. 282-283 et *Discorsi*, op. cit., p. 121-122 ("Innanzi che seguino i grandi accidenti in una città o in una provincia, vengono segni che gli pronosticano, o uomini che gli predicano"); sur les sources de ce chapitre voir en particulier M. MARTELLI, "Schede sulla cultura di Machiavelli", in *Interpres*, VI, 1985-1986, p. 283-330.

J'ignore d'où cela vient, mais on voit par des exemples anciens et modernes que jamais un événement grave n'est arrivé dans une cité ou un pays sans qu'il n'ait été annoncé par des devins, des prodiges ou d'autres signes célestes.

La question des signes occupe une place importante dans le débat scientifique au début du XVI^e siècle. Dire que des signes donnent lieu à des effets vérifiables, équivaut à reconnaître une source d'autorité qui ne réside pas dans les livres, dans l'opinion probable des savants, mais dans la nature même, "nature qui, comme tout genre de témoignage, devait être déchiffrée"⁹¹. En effet, dans la partie finale du chapitre 56, Machiavel fait référence à l'autorité de la nature pour expliquer l'efficacité des signes:

Il se peut cependant que, comme le veulent certains philosophes, l'air étant plein d'intelligences qui, prévoyant le futur par vertu naturelle (*naturali virtù*) et ayant pitié des hommes, les avertissent par de tels signes, afin qu'ils puissent se préparer à se défendre.

Quoique surprenante pour tout esprit rationnel, la foi de Machiavel en ces puissances naturelles dotées de la vertu d'annoncer le futur aux hommes n'est pas un point de détail⁹² et sa foi en la "vertu occulte" de la parole du peuple participe de ce même état d'esprit, profondément marqué par les thèmes du débat astrologique. En effet, dans ce cas, la "vertu occulte" n'est rien d'autre que la "vertu naturelle" propre à ce corps collectif qu'est le peuple. La question de la vertu de la parole du peuple peut donc être reformulée de la manière suivante: de même que les intelligences qui peuplent les cieux et qui regardent les hommes d'un œil compatissant, la parole du peuple, considéré dans sa totalité ("universel"), est assimilée par Machiavel à une manifestation de la nature capable de révéler, à un regard attentif, des éléments indispensables pour la prévision politique, notamment dans des moments de crise pour la communauté.

Un examen des signes évoqués par Machiavel permet de préciser cette lecture. Machiavel mentionne différents types de signes dont certains sont d'origine céleste. Il rappelle les foudres qui se sont abattues sur la coupole de la cathédrale et sur le palais de la Seigneurie, respectivement lors de la mort de Laurent le Magnifique et lorsque le gonfalonier Soderini fut chassé et privé de sa fonction en 1512. Il cite en outre une vision étrange - remarquée aussi par Guichardin dans *l'Histoire d'Italie* - aperçue dans le ciel

⁹¹ HACKING, *L'émergence de la probabilité*, op. cit., p. 79.

d'Arezzo à l'époque où "Jérôme Savonarole annonça la venue du roi de France Charles VIII en Italie"⁹³.

Machiavel s'arrête ensuite sur un troisième signe, s'appuyant, cette fois-ci, sur le récit de Tite Live⁹⁴. A la veille de la mémorable invasion des Gaulois en 390 av. J.C., le plébéien Marcus Cécilius, se promenant la nuit dans les rues de Rome, "avait entendu [...] une voix plus forte que celle d'un homme (*maggiore che umana*)" annonçant l'arrivée proche des envahisseurs (*come e' franciosi venivano a Roma*). L'intervention prodigieuse d'une divinité qui se manifeste sous la forme d'une voix qui demande à être écoutée et comprise est l'un des épisodes les plus énigmatiques de la Rome républicaine⁹⁵. Les Romains reconnaissants avaient ensuite désigné ce dieu inconnu avec le nom de *Aius Locutius*, censé symboliser l'autorité occulte de la parole impersonnelle⁹⁶. Ce mythe de la Rome archaïque, revisité par Machiavel avec un goût archéologique inédit⁹⁷, permet de mieux comprendre le caractère divin de la parole du peuple proclamé peu après, dans le chapitre 58. De même que la voix de l'oracle anonyme, la voix collective du peuple est pour ainsi dire "classée" par Machiavel dans le domaine des signes que les puissances de la nature envoient de temps en temps, en guise d'avertissement, aux hommes. En ces sens, indépendamment de son faible caractère véridique, cette voix est divine et capable de produire des "effets merveilleux" pour tous ceux qui savent l'écouter.

⁹² Cf. en particulier E. GARIN, "Aspetti del pensiero di Machiavelli", op. cit., p. 59-60, parmi les "philosophes" auxquels Machiavel fait allusion, Garin évoque en particulier Avicenne.

⁹³ *Discorsi*, op. cit. p. 121: "E per non mi discostare da casa nel provare questo, sa ciascuno quanto da frate Girolamo Savonerola fosse predetta innanzi la venuta del re Carlo VIII di Francia in Italia; e come, oltre a di questo, per tutta Toscana si disse essere sentite in aria e vedute genti d'armi, sopra Arezzo, che si azzuffavano insieme"; F. GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, I, éd. de C. PANIGADA, Bari, Laterza, 1929, Livre I, chapitre 9, p. 63-64: "Perché quegli che fanno professione d'avere, o per scienza o per afflato divino, notizia delle cose future, affermavano con una voce medesima apparecchiarsi maggiori e più spesse mutazioni, accidenti più strani e più orrendi che già per molti secoli si fussino veduti in parte alcuna del mondo. Né con minore terrore degli uomini risonava per tutto la fama essere appaite, in varie parti d'Italia, cose aliene dall'uso della natura e de' cieli. In Puglia, di notte, tre soli in mezzo 'l cielo ma nubiloso all'intorno e con orribili folgori e tuoni; nel territorio di Arezzo, passati visibilmente molti di per l'aria infiniti uomini armati in su grossissimi cavalli, e con terribile strepito di suoni di trombe e di tamburi; avere in molti luoghi d'Italia sudato manifestamente le immagini e le statue sacre; nati per tutto molti mostri d'uomini e d'altri animali; molte altre cose sopra l'ordine della natura essere accadute in diverse parti: onde di incredibile timore si riempivano i popoli".

⁹⁴ TITE-LIVE, *Histoire de Rome*, livre V, chapitre 32, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 53: "Eodem anno M. Caedicius de plebe nuntiavit tribunis se in Nova Via, ubi nunc sacellum est supra aedem Vestae, vocem noctem silentio audisse clariorem humana, quae magistratibus dici iuberet Gallos adventare".

⁹⁵ G. DUMEZIL, *La religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 2000, p. 61-62.

⁹⁶ Cf. E. BENVENISTE, *Le vocabulaire*, op. cit., p. 261-263: "Le verbe latin *aio* - explique Benveniste - indique une affirmation impersonnelle investie d'autorité: dans l'usage commun, *ut ait* est employé pour rapporter des propos, des rumeurs, c'est la formule qui introduit souvent un proverbe".

⁹⁷ Au sens inhabituel que M. FOUCAULT donne au mot "archéologie": *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 13.

La question des signes pose nécessairement celle de leur interprétation. Si le peuple, considéré dans sa totalité organique, est pour Machiavel une puissance de la nature, les signes qu'il manifeste - à savoir ses opinions - font l'objet, comme tout signe de la nature, d'une lecture possible⁹⁸. La vertu "occulte" et passive du peuple implique et réclame ainsi la vertu active d'un individu extraordinaire capable de la comprendre.

Dans un chapitre des *Discours* consacré à la religion des Romains, Machiavel parle des oracles et d'autres manifestations prodigieuses faisant référence aux "sages" "qui connaissent bien les choses de la nature" et qui savent les interpréter afin de conserver la communauté⁹⁹. Il est probable qu'au nombre de ces interprètes, Machiavel compte aussi Savonarole, "dont les écrits - reconnaît-il - montrent la science, la sagesse et la vertu"¹⁰⁰. Il y a dans ce modèle un enseignement en matière de gouvernement des opinions que "les chefs d'une république ou d'un royaume" ne peuvent négliger.

Interpréter le peuple, gouverner les opinions

Au cours des dernières années, une critique très soucieuse de présenter à tout prix Machiavel comme le champion des libertés républicaines¹⁰¹ a sans doute empêché de donner la juste dimension aux représentations négatives ou, si l'on préfère, réalistes du

⁹⁸ HACKING, *L'émergence*, op. cit., p. 78; sur la lecture des signes de la nature chez Machiavel cf. N. BADALONI, "Natura e società in Machiavelli", in *Studi storici*, 1969, p. 675-708.

⁹⁹ *Discours*, op. cit. I, 12, p. 216 et *Discorsi*, p. 40: "Debbono, adunque i principi d'una republica o d'uno regno, i fondamenti della religione che loro tengono, mantenergli; e fatto questo sarà loro facil cosa mantenere la loro republica religiosa, e, per conseguente buona e unita. E debbono, tutte le cose che nascono in favore di quella come che le giudicassono false, favorirle e accrescerle; e tanto più lo debbono fare quanto più prudenti sono, e quanto più conoscitori delle cose naturali".

¹⁰⁰ *Discours*, op. cit. I, 45, op. cit. p. 265 et *Discorsi*, op. cit., p. 100: "Essendo Firenze, dopo al 94, stata riordinata nello stato suo con lo aiuto di frate Girolamo Savonerola, gli scritti del quale mostrono la dottrina, la prudenza, e la virtù dello animo suo".

¹⁰¹ Cf., à titre d'exemple, G. BOCK, Q. SKINNER, M. VIROLI (ed.), *Machiavelli and Republicanism*, Cambridge, Cambridge UP, 1990; M. VIROLI, *Il Dio di Machiavelli e il problema morale dell'Italia*, Rome-Bari, Laterza, 2005; voir à ce propos les considérations critiques de F. BAUSI, Machiavelli, op. cit., p. 21-22 et de C. GINZBURG, "Machiavelli, l'eccezione e la regola. Linee di una ricerca in corso", in *Quaderni storici*, 38-2003, p. 195-213: "Machiavelli è divenuto il modello del cittadino virtuoso, che alle democrazie odierne indica l'importanza dei valori repubblicani: la libertà e la capacità di sacrificarsi per il bene comune" (p. 195).

peuple, si évidentes pourtant à une lecture sans préjugés de ses œuvres majeures. Être sincèrement républicain, aimer sa patrie au point même, comme il l'écrit dans une lettre célèbre, de pouvoir perdre son âme¹⁰², n'interdit pas à Machiavel de scruter le fond de ce qui constitue la matière première de toute communauté. Son discours sur le peuple est sans aucun doute riche en ambiguïtés. Sa valorisation de l'*ethos* républicain face aux tyrannies du monde antique et moderne, l'exaltation de ce *vivere civile* qui se manifeste de manière exemplaire dans la Rome archaïque ou dans les républiques insoumises de la Suisse est incontestable et elle constitue un élément largement acquis par l'historiographie passée et récente¹⁰³. Il ne s'agit pas de le remettre en question mais plutôt de comprendre la coexistence d'un discours parallèle qui mène à des conclusions visiblement contradictoires et, finalement, d'accepter la contradiction comme élément constitutif du discours de Machiavel sur le peuple.

Nous avons analysé ce discours en ayant pour repère la tradition florentine de l'humanisme civique. Il est certain que, par rapport à ce courant profondément lié à l'idée même de *Florentina libertas*, le jugement machiavélien sur le peuple représente une rupture majeure. Comme cela a été souligné¹⁰⁴, son regard permet de démasquer le caractère fictif de cette rhétorique, fonctionnelle aux intérêts du "petit nombre" qui gouverne la ville depuis le tournant oligarchique de la fin du XIV^e siècle. Mais son analyse, quand on la suit jusqu'au bout, mène tout droit à la déconstruction même de la catégorie de peuple, avec des conséquences majeures sur les rapports de force entre "petit nombre" et "grand nombre" ainsi que sur la mise en place de nouvelles techniques de gouvernement.

S'opposant à un lieu commun profondément ancré dans la culture politique de la classe dirigeante florentine, Machiavel déclare la supériorité morale et intellectuelle du peuple. La critique a souvent considéré cette assertion comme un état de fait et comme une évidence, en parfaite cohérence avec ses positions républicaines et populaires, du côté "des masses contre les tenants de l'oligarchie"¹⁰⁵. Parmi les rares voix qui ont soulevé la question de la cohérence des représentations machiavéliennes du peuple, celle de Leo Strauss est sans doute la plus perspicace. Strauss s'intéresse à l'œuvre d'effacement de toute autorité

¹⁰² Lettre à Francesco Vettori, 16 avril 1527, in *Lettere*, op. cit., p. 383: "io amo messer Francesco Guicciardini; amo la patria mia [più dell'anima]".

¹⁰³ Pour une synthèse représentative de ces positions cf. U. DOTTI, *Machiavelli rivoluzionario*, Rome, Carocci, 2003, p. 314.

¹⁰⁴ Cf. H. C. MANSFIELD, "Bruni, Machiavel et l'humanisme civique", in G. SFEZ, M. SENELLART (ed.) *L'enjeu Machiavel*, Paris, PUF, p. 103-121.

traditionnelle mise en acte par Machiavel et, très indirectement, à ses conséquences sur le plan du discours politique. Il observe toutefois que la raison du désaccord entre Machiavel et les autorités - Tite-Live en premier lieu - sur la nature du peuple n'est pas celle qui est exprimée de façon retentissante dans le chapitre 58 du premier livre des *Discours*, puisque derrière l'apologie de la sagesse du peuple se cache, en réalité, une analyse impitoyable de ses défauts et des faiblesses mêmes des vertus républicaines¹⁰⁶.

Nous l'avons vu, l'assertion de la supériorité du jugement du peuple mène vite à une impasse. Machiavel semble presque rejoindre les positions de ses adversaires lorsque ceux-ci affirment que dans le peuple il n'y a pas l'intelligence nécessaire pour gouverner de façon autonome. Mais ce diagnostic, paradoxalement concordant, ne conduit pas à des conclusions similaires, à savoir à une légitimation du monopole de la *melior pars* du peuple contre les prétentions des acteurs sociaux et politiques traditionnellement marginaux ou exclus. En réalité, rien, sur ce point, ne diverge davantage des lieux communs de la propagande oligarchique, que les conclusions auxquelles semble parvenir Machiavel.

Tout d'abord, ce qui change radicalement est sa façon d'aborder le sujet en question. Dans la rhétorique humaniste issue de la culture communale, le peuple, quelle que soit sa composition sociale, exprime toujours une séparation: il coïncide avec le groupe qui, au bout d'une lutte politique, détient les droits de la citoyenneté (à ce propos, le cas des magnats éloignés du pouvoir à la fin du XIII^e siècle et temporairement réintégrés selon les circonstances, est significatif)¹⁰⁷. Sans aucun doute, cette acception de peuple subsiste encore largement chez Machiavel, notamment dans les *Histoires de Florence*¹⁰⁸. Cependant, parallèlement, nous avons vu se préciser une autre conception du peuple qui est le résultat d'un point de vue complémentaire sur le même sujet. A juste titre, on a observé que l'analyse de Machiavel tend à la multiplication des points de vue et à la représentation plurielle d'un même sujet¹⁰⁹. Ainsi, étudié sous l'angle de ses facultés intellectuelles - comme

¹⁰⁵ Q. SKINNER, *Les fondements*, op. cit., p. 235. Sur le prétendu caractère démocratique de Machiavel restent toujours actuelles les considérations de F. CHABOD, *Scritti su Machiavelli*, Turin, Einaudi, 1964, p. 217.

¹⁰⁶ *Thoughts on Machiavelli*, op. cit., p. 132: "He mitigates the impact of his unsparing analysis of republican virtue at its highest by paying homage to the goodness and religion of the common people and to the justice of their demands. He mitigates the impact of his unsparing analysis of the defects of the common people by his appeal to the patriotism which legitimates the policy of iron and poison pursued by most ferocious lion and a most astute fox or which legitimates the kind of rule know traditionally as tyranny".

¹⁰⁷ Cf. KLAPISCH-ZUBER, "La construction de l'identité sociale", op. cit.; "Les acteurs politiques de la Florence communale au XIV^e siècle", op. cit. et les considérations de G. CHITTOLINI, "Uno sguardo a ritroso" in *Essere popolo*, op. cit., p. 163-172.

¹⁰⁸ Cf. R. ZANON, "Populo", in *Lingua nostra*, 4-1969, p. 101-105 et G. BOCK, "Civil Discords in Machiavelli's *Istorie fiorentine*", in *Machiavelli and Republicanism*, op. cit., p. 181-201.

¹⁰⁹ L. VISSING, *Machiavel et la politique de l'apparence*, Paris, PUF, 1986, p. 11.

dans le chapitre 47 du premier livre des *Discours* - le peuple se présente à Machiavel comme une "position" anthropologique: le peuple est ce qui est enfermé dans la vue, le plus trompeur des sens. Le peuple est donc ce même regard trompeur qui ne donne lieu qu'à une perception de la réalité totalement inexacte. On rejoint ici, en quelque sorte, le degré zéro du peuple: l'œuvre de déconstruction aboutit à une catégorie privée de toute identité définissable selon les critères communs de la culture républicaine. Il est, par ailleurs, parfaitement inutile de se demander quelle est la consistance sociale de cet acteur dont la seule modalité d'existence dans l'espace politique est déterminée par une parole erronée. Machiavel "découvre" la nature "doxatique" du peuple et, ce faisant, pose ses opinions, insensées et terribles, au cœur même de la question du pouvoir et de la construction du consensus.

Pour comprendre le corollaire politique de cette anthropologie négative du peuple, il est nécessaire de relire les considérations que Machiavel développe dans le chapitre 18 du *Prince*. Ici Machiavel aborde la question de la nécessité pour le prince de ne pas respecter la parole donnée et, par conséquent, il souligne l'importance d'être, suivant les circonstances, "un grand simulateur et dissimulateur". La capacité de persuasion du prince trouve dans la nature du peuple, que Machiavel qualifie avec le terme péjoratif de vulgaire (*vulgo*), son ultime justification. Le vulgaire est synonyme de grand nombre (*gli assai*), et constitue une généralisation qui se fonde, une fois de plus, sur une hiérarchie des perceptions. Le grand nombre a une connaissance purement visuelle de la réalité; en revanche, le petit nombre (*i pochi*) est composé de cette minorité qui a le privilège du toucher, le sens qui, seul, donne accès à une connaissance effective des choses:

Les hommes, *in universalis*, jugent plus selon leurs yeux qu'avec leurs mains; car chacun a la capacité de voir, mais peu celle de toucher: chacun voit ce que tu sembles être, peu ressentent ce que tu es.

Cette distinction très générale et très crue entre deux catégories d'hommes, trouve une traduction politique dans les rapports de force, observables dans toute république, entre les deux acteurs ("humeurs") du peuple et des "grands". De même, elle suggère une issue à la question centrale du consensus, posée de façon exemplaire dans le chapitre 9 du *Prince*, consacré au principat civil. Machiavel formule ici un précepte valable pour tout fondateur de nouvel ordre. Le prince devra toujours se méfier du petit nombre, de tous ceux qui, par

un savoir ancestral, connaissent les arcanes du palais¹¹⁰. En revanche, il trouvera un soutien formidable dans le peuple ou, plus exactement, dans ses opinions. Machiavel procède, dans le chapitre 18 du *Prince*, à une mise en valeur paradoxale de la *doxa* populaire. Par rapport à la puissance de cette "opinion universelle", l'intelligence politique des "grands" se révèle vite désarmée, puisque

le petit nombre n'ose pas s'opposer à l'opinion du grand nombre, qui a la majesté de l'État pour le soutenir [...] et dans le monde il n'y a que le vulgaire; le petit nombre n'y a pas de place lorsque le grand nombre trouve à s'appuyer¹¹¹.

Dans le regard de Machiavel, le peuple se dissout en tant que catégorie de l'édifice républicain et se recompose comme totalité, masse dotée d'intention et de parole, dépositaire de la mémoire profonde de la communauté¹¹², titulaire d'une sagesse occulte qui demande à être comprise. Dans les *Discours* se précise une tendance à la "naturalisation" du peuple qui ne se limite pas à évoquer des métaphores d'origine médicale ("corps", "humeur") pour représenter les différentes composantes de l'édifice étatique. Dans le chapitre 56 du premier livre, nous l'avons vu, Machiavel assimile le peuple à une puissance de la nature. Dans le chapitre 11, l'imagination toujours très vive de Machiavel représente un peuple encore grossier sous l'aspect d'une masse de marbre non ébauchée, prête à recevoir une nouvelle forme de la part du démiurge-législateur¹¹³.

Ces métaphores insolites et audacieuses suggèrent à leur tour un rapport de type nouveau entre le peuple et le prince, fondé sur l'altérité et sur la distance réciproque. Matière informe, le peuple est prêt à accueillir la parole du prince-législateur; corps parlant

¹¹⁰ *Il principe*, p. 65: "E per chiarire meglio questa parte, dico come e' grandi si debbono considerare in dua modi principalmente. O si governano in modo, col procedere loro, che si obbligano in tutto alla tua fortuna, o no. Quelli che si obbligano, e non sieno rapaci, si debbono onorare et amare; quelli che non si obbligano, si hanno ad esaminare in dua modi: o fanno questo per pusillanimità e defetto naturale d'animo: allora tu ti debbi servire di quelli massime che sono di buono consiglio, perché nelle prosperità te ne onori, e nelle avversità non hai da temerne. Ma, quando non si obbligano ad arte e per cagione ambiziosa, è segno come pensano più a sé che a te; e da quelli si debbe el principe guardare, e temerli come se fussino scoperti inimici, perché sempre, nelle avversità, aiuteranno ruinarlo".

¹¹¹ *Le Prince*, op. cit., p. 153 et *Il Principe*, op. cit., p. 115: "E li uomini in universali iudicano più alli occhi che alle mani; perché tocca a vedere a ognuno, a sentire a pochi. Ognuno vede quello che tu pari, pochi sentono quello che tu se'; e quelli pochi non ardiscono opporsi alla opinione di molti che abbino la maestà dello stato che li difenda"

¹¹² Cf. L. STRAUSS, *Thoughts on Machiavelli*, op. cit., p. 130: "The people is the repository of the established, of the old modes, and orders, of authority".

¹¹³ *Discorsi*, op. cit., p. 38: "E senza dubbio, chi volesse ne' presenti tempi fare una republica più facilità troverebbe negli uomini montanari, dove non è alcuna civiltà, che in quelli che sono usi a vivere nelle cittadi, dove la civiltà è corrotta: ed uno scultore trarrà più facilmente una bella statua d'un marmo rozzo, che d'uno

une langue occulte et insensée, le peuple devient, dans sa totalité, objet d'analyse pour le prince-interprète. Une hétérologie du peuple¹¹⁴, à savoir un discours sur l'altérité des caractères et des opinions du peuple, est désormais possible à partir de cette mise à distance fondatrice.

Distance et difformité: l'opinion du peuple chez Guichardin

"El vulgo volle notte
chiamar
quel sol che non comprende"¹¹⁵

A première vue, il est difficile d'imaginer un désaveu plus flagrant que celui que Guichardin exprime à propos des positions de Machiavel sur le peuple. Au cours du XIX^e siècle, à la suite d'un jugement célèbre de Francesco De Sanctis, la comparaison entre ces deux auteurs est devenue l'un des lieux communs de la critique littéraire et de l'historiographie¹¹⁶. Depuis cette époque, une série de stéréotypes, parfois très tenaces, ont orienté le débat scientifique: le patriote contre l'adepte de l'intérêt individuel, le républicain et le démocrate contre l'aristocrate partisan d'une solution oligarchique, et ainsi de suite. A l'origine de ce désaccord, se situent notamment les considérations que Guichardin consacre au chapitre 58 du premier livre des *Discours*, qu'il convient maintenant, à nouveau, de relire.

Guichardin soutient que les arguments contraires à la thèse de la supériorité morale et politique du peuple font partie d'un répertoire d'exemples prestigieux et presque incontestables. Sur la base d'une "opinion très ancienne et commune", il est impossible de nier - écrit-il - que le peuple "est un immense réservoir d'ignorance et de confusion", que

male abbozzato da altrui". Pour une lecture de cette page cf. C. S. SINGLETON, "The perspective of art", in *The Kenyon Review*, 15-1953, p. 169-189, citation à la p. 177.

¹¹⁴ Sur ce terme cf. M. DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 10.

¹¹⁵ "Le vulgaire a voulu appeler nuit ce soleil qu'il ne peut comprendre": MICHELANGELO, *Rime*, Milan, Mondadori, 1998, n. 101, p. 187-188, sonnet antérieur à 1546.

¹¹⁶ Cf. G. M. BARBUTO, *La politica dopo la tempesta. Ordine e crisi nel pensiero di Francesco Guicciardini*, Napoli, Liguori, 2002, p. 3-17.

tous les gouvernements "essentiellement populaires ont été peu durables, que tout au long de leur existence ils ont connu un nombre infini de désordres et de tumultes", et qu'ils ont finalement "accouché de la tyrannie ou de l'ultime ruine de la cité"¹¹⁷. Guichardin a été un lecteur attentif et pénétrant de Machiavel¹¹⁸: mieux que tout autre, nous l'avons vu, il est capable de saisir le côté provocateur et paradoxal de la démarche de son interlocuteur. Pourtant, dans son commentaire au chapitre 58 des *Discours*, Guichardin paraît davantage intéressé à contredire une thèse potentiellement néfaste pour l'avenir politique des hommes de sa condition qu'à suivre, dans toute sa complexité et ses contradictions, le point de vue de Machiavel sur le peuple.

Dans la principale de ses œuvres théoriques, le *Dialogue sur le gouvernement de Florence*, rédigé autour des années 1520¹¹⁹, Bernardo Del Nero, porte parole du parti aristocratique, exprime un jugement très pessimiste sur les perspectives de la république "populaire" de Piero Soderini: la décision de remettre au Grand Conseil l'élection de toutes les magistratures, affirme -t-il, est sans doute à l'origine d'un nombre infini d'erreurs, puisque

le peuple ne sera pas un juge équitable de la qualité des hommes, de même qu'il ne sera pas capable de mesurer avec diligence la valeur de chacun, mais il se conduira maladroitement et il gouvernera plutôt en s'appuyant sur des opinions sans fondement, voire des rumeurs, que sur la raison"¹²⁰.

La recherche du meilleur gouvernement implique ainsi, selon Guichardin, l'exclusion totale du peuple des mécanismes décisionnels; le pouvoir reste l'apanage d'une classe de gouvernement restreinte composée de "sages", c'est-à-dire d'individus qui possèdent, par culture ancestrale, le "discernement" (*discrezione*), cette vertu qui permet de pénétrer une réalité historique de plus en plus opaque, de connaître la qualité des circonstances, de choisir et de décider¹²¹. Difficilement, sur ce point fondamental, les

¹¹⁷ "Insomma e' non si può negare che uno populo per sé medesimo non sia un'arca d'ignoranzia e di confusione; però e' governi meramente popolari sono stati in ogni luogo poco durabili, ed oltre a infiniti tumulti e disordini di che mentre che hanno durato sono stati pieni, hanno partorito o tirannide o ultima ruina della loro città": *Considerazioni*, op. cit., p. 376.

¹¹⁸ R. BIZZOCCHI, "Guicciardini lettore di Machiavelli", in *Archivio storico italiano*, 136-1978, p. 437-455.

¹¹⁹ Cf. F. GILBERT, *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XVIe siècle*, Paris, Seuil, 1996, p. 193-194.

¹²⁰ F. GUICCIARDINI, *Dialogo del reggimento di Firenze*, éd. G. M. ANSELMINI – C. VAROTTI, Turin, Boringhieri, 1994, p. 74: "[...] perché el popolo non sarà buono giudice della qualità degli uomini, né misurerà con diligenza quanto pesi ognuno, anzi andrà alla grossa e si governerà più con certe opinioni che andranno fuora senza fondamento, e per meglio dire con certi gridi, che con ragione".

¹²¹ Cf. G. CADONI, *Un governo immaginato. L'universo politico di Francesco Guicciardini*, Rome, Jouvence, 1999, chapitre 2.

positions de Guichardin et de Machiavel pourraient être plus éloignées. Ce dernier, nous le savons, voit dans l'association inédite d'un prince "vertueux", capable d'interpréter la parole du peuple et d'un peuple capable d'accueillir ses vérités, la clé de voûte de la stabilité politique. En d'autres termes, l'ignorance et la crédulité du peuple peuvent se révéler des atouts décisifs dans le rapport de force qui oppose le prince, notamment le prince "nouveau", aux hommes de l'espèce de Guichardin.

Machiavel et Guichardin divergent aussi sur le plan de la méthode. A la différence de Machiavel, dont la démarche consiste à déterminer des règles générales, en admettant toutefois la possibilité de les invalider par des contradictions et des apories, Guichardin procède par tâtonnements, à la recherche de vérités partielles. Cette quête ne donne pas lieu à une écriture de type méthodique comme le *Prince* ou les *Discours* mais privilégie la forme brève et aphoristique propre de l'essai, qui trouve sa principale expression dans la rédaction constamment provisoire et quasiment ininterrompue des *Ricordi*¹²². Initialement conçue dans la continuité de la tradition municipale et familiale des *ricordanze*, cette écriture à vocation privée, éventuellement ouverte à un public d'intimes, fait l'objet d'une relecture et d'un remploi dans un contexte marqué par la professionnalisation de la pratique politique. Publiés pour la première fois posthumes à Paris en 1576, avec une dédicace à Catherine de Médicis¹²³, les *Ricordi* sont, quelques années après, réédités à Venise, dans un recueil où se trouvent aussi les *Concetti politici* de Francesco Sansovino et les *Avvedimenti civili* de Francesco Lottini, un collaborateur proche du duc de Toscane Côme I^{er}¹²⁴. Les *Ricordi* contribuent ainsi à la formation d'un savoir gouvernemental qui reste largement à inventer, fait de règles pratiques et d'exceptions. Ce savoir fragmentaire, de l'avis même de Guichardin, est le plus conforme à la manière de procéder de ceux qui exercent le gouvernement des hommes. Cette démarche, que l'on peut qualifier d'indiciaire, - oblige les princes, à l'instar des médecins ou des juristes, à prendre en compte le caractère varié et insaisissable du réel et à faire un usage constant des facultés d'interprétation:

Le vulgaire reproche aux hommes de loi la diversité d'opinion qui existe entre eux, sans considérer qu'elle ne procède pas d'un défaut des hommes mais de la nature de la chose

¹²² *Ricordi*, éd. M. FUBINI, Milan, Rizzoli, 1977², et *Ricordi, conseils et avertissements en matière politique et privée*, éd. A. PONS, Paris, Ivrea, 1998.

¹²³ Pour une analyse des rapports entre Guichardin et Catherine de Médicis voir D. CROUZET, *Le haut cœur de Catherine de Médicis. Une raison politique aux temps de la Saint-Barthélemy*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 223-239.

¹²⁴ *Propositioni ovvero considerationi in materia di cose di Stato sotto titolo di Avvertimenti, Avvedimenti civili et Concetti politici di M. Francesco Guicciardini, M. Gio. Francesco Lottini, M. Francesco Sansovini*, In Venezia, presso Altobello Salicato, 1583 (réédité en 1588); **sur Lottini cf. infra, p.**

elle-même. Comme il n'est pas possible de comprendre tous les cas particuliers dans des règles générales, souvent ces cas ne sont pas tranchés de façon exacte par la loi, mais il faut les interpréter à l'aide de l'opinion des hommes, qui ne sont pas toutes de même sorte. Nous voyons la même chose chez les médecins, chez les philosophes, dans les jugements qui concernent les litiges commerciaux et dans les discours de ceux qui gouvernent l'État, parmi lesquels il n'y a pas moins de diversité de jugement qu'il n'y en a chez les juristes"¹²⁵.

Alors que Guichardin, à l'instar de Machiavel, reproche souvent à l'opinion commune des savants d'être insuffisamment souple et perspicace¹²⁶, l'opinion "des hommes", c'est-à-dire le point de vue multiple que l'on peut concevoir sur un même objet, est considérée comme une partie intégrante de la "nature de la chose elle-même", un aspect constitutif de la réalité. Ce regard sceptique qui juge inadaptée toute tentative de réduire la richesse du réel à l'intérieur d'une norme, découvre que la seule, véritable réalité accessible à l'observation est le vaste domaine de la *doxa* collective. C'est précisément dans ce domaine que les analyses de Guichardin et de Machiavel trouvent, malgré la dissemblance de leurs positions politiques et de leurs méthodes, un terrain d'entente significatif.

Un bon nombre des Ricordi - à peu près 90 sur les 221 qui composent la dernière rédaction de 1529 - sont consacrés à la politique contemporaine et notamment aux formes et aux raisons du pouvoir¹²⁷. Guichardin accorde une attention particulière à la nature du peuple - à ses dispositions morales et à ses opinions - et, par conséquent, à la nature du rapport qui s'est établi entre le peuple et les détenteurs du pouvoir.

Bien que fondée sur la vision du monde propre à l'oligarchie florentine et influencée par des représentations et des préjugés négatifs largement partagés, l'analyse guichardinienne du peuple ne se limite pas à remarquer son inconsistance politique et sa incapacité proverbiale à gouverner. Ce jugement, exprimé à plusieurs reprises et sans

¹²⁵ *Ricordi, conseils*, op. cit. p. 152 (C 111) et *Ricordi*, op. cit., p. 143-144: "E' vulgari riprendono e' juriconsulti per la varietà delle opinione che sono tra loro, e non considerano che la non procede da difetto degli uomini, ma dalla natura della cosa in sé; la quale non sendo possibile che abbia compreso con regole generali tutti e casi particolari, spesso e' casi non si truovano decisi appunto dalla legge, ma bisogna conjetturarli con le openione degli uomini, le quali non sono tutte a uno modo. Vediamo el medesimo ne' medici, ne' filosofi, ne' giudicii mercantili, ne' discorsi di quelli che governano lo Stato, tra quali non è manco varietà di giudicio che sia tra' legisti"; sur la méthode de Guichardin dans les *Ricordi* cf. les considérations toujours pertinentes de D. CANTIMORI, "Francesco Guicciardini", in *Storia della Letteratura italiana*, IV, *Il Cinquecento*, Milan, Garzanti, 1966, p. 89-148, à la p. 128.

¹²⁶ Cf. par exemple le *ricordo* C81, ibidem, p. 140: "Ne tenez jamais une chose future pour tellement certaine, encore qu'elle semble l'être extrêmement, que, si vous pouvez, sans altérer votre train de vie, garder sous la main quelques réserve, au cas où le contraire se produirait, vous ne le fassiez pas: les choses en effet tournent si souvent autrement que ne l'escompte l'opinion commune, que l'expérience montre qu'il est prudent d'agir ainsi"

¹²⁷ A. ASOR ROSA, "Ricordi di Francesco Guicciardini", in *Genus italicum. Saggi sull'identità letteraria italiana nel corso del tempo*, Turin, Einaudi, 1997, p. 304.

ambiguïtés dans ses ouvrages majeurs, demande à être évalué à la lumière de sa prise de conscience sur la fin d'un cycle politique. Guichardin voit la "vieillesse" de la ville et des institutions républicaines¹²⁸, il voit aussi comme probable, au-delà de cet horizon immédiat et éphémère, l'avènement de formes inédites de tyrannie et de consensus¹²⁹. Que devient le peuple dans ces nouvelles circonstances politiques?

L'originalité de l'analyse que Guichardin consacre à la nature du peuple résulte principalement de la dilatation de son espace d'observation. Les limites de cet espace coïncident littéralement avec les limites du monde nouvellement découvert. Dans la préface des *Discours*, Machiavel utilise l'image des "eaux et terres inconnues" (*acque e terre incognite*) pour exprimer le sens d'une recherche qui se propose de s'éloigner, non sans risques, des chemins battus de la théorie politique¹³⁰. Dans une page célèbre du livre VI de l'*Histoire de l'Italie*, Guichardin rappelle la navigation "merveilleuse" des Espagnols et la découverte "à l'extrémité de notre hémisphère" de "quelques îles dont on ne possédait, auparavant, aucune nouvelle"¹³¹. Dans les deux cas, la rencontre avec le monde nouveau décrit dans les premières relations de voyage d'Amerigo Vespucci, ouvre la possibilité de regarder d'un œil en même temps concerné et distant les idées et les institutions proches et familières¹³². Parmi les différents motifs d'étonnement, le plus remarquable est offert, selon Guichardin, par la découverte de peuples sauvages ou de civilisations étranges. Cette découverte non seulement met profondément en question les systèmes de valeurs occidentaux, comme un lecteur attentif de Guichardin, Michel de Montaigne, le démontre peu de temps après¹³³.

¹²⁸ *Dialogo del reggimento*, op. cit. p. 87: "considero più oltre che la città nostra è oramai vecchia, e per quanto si può conietturare da' progressi suoi e dalla natura delle cose e dagli esempli passati, è più presto in declinazione che in augumento".

¹²⁹ "O Dio! quante sono più le ragione che mostrano che la repubblica nostra abbia in breve a venire meno, che quelle che persuadono che la si abbi a conservare molto tempo!" (*Ricordi*, op. cit. B 9, p. 189); cf. aussi le début du *Discorso di Logrogno*, écrit en 1512: "Due ragione principale mi fanno credere che la nostra città in processo di non molti anni, abbi a perdere la libertà e lo stato suo": F. GUICCIARDINI, *La libertà moderata. Tre discorsi*, éd. G. M. BARBUTO, Turin, La Rosa, 2000, p. 3.

¹³⁰ *Discorsi*, op. cit., p. 5: "Ancora che, per la invida natura degli uomini, sia sempre suto non altrimenti pericoloso trovare modi ed ordini nuovi, che si fusse cercare acque e terre incognite, per essere quelli più pronti a biasimare che a laudare le azioni d'altri [...]".

¹³¹ F. GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, op. cit., II, p. 130-131; pour une lecture (non entièrement satisfaisante) de cette page célèbre voir R. ROMEO, *Le scoperte americane nella coscienza italiana del Cinquecento*, Milan-Naples, Ricciardi, 1971², p. 20 et C. VIVANTI, "Gli umanisti e le scoperte geografiche" in A. PROSPERI, W. REINHARD (ed.), *Il Nuovo Mondo nella coscienza italiana e tedesca del Cinquecento*, Bologne, Il Mulino, 1992, p. 327-349.

¹³² Sur ce processus de mise à distance voir les dernières considérations de C. GINZBURG, *A distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001; sur le regard anthropologique de Vespucci cf. L. PERINI, "Due fiorentini nell'Oceano Atlantico: Amerigo Vespucci e Giovanni da Verrazzano", in L. ROMBAI (ed.), *Il mondo di Vespucci e Verrazzano: geografia e viaggi. Dalla Terrasanta all'America*, Firenze, Olschki, 1993, p. 125-174.

¹³³ M. de MONTAIGNE, *Essais*, II, ch. 10, "Des livres", Paris, Gallimard, 1962, p. 117 ("mon Guichardin").

Elle pose également les bases d'une nouvelle approche des spécificités et des constantes culturelles d'un groupe humain ou d'une civilisation.

Dans la littérature politique de cette époque, des considérations en matière de psychologie collective ne sont pas inhabituelles. A titre d'exemple, on peut citer le chapitre 43 du troisième livre des *Discours*, où Machiavel affirme que "les hommes qui naissent dans une province conservent tout le temps la même nature"¹³⁴. Sur le fondement d'une grille de lecture classique, tributaire de Tacite et d'une topique largement répandue, Machiavel procède dans le court traité *De natura gallorum*, rédigé autour de 1500, à la définition des qualités générales du peuple français, considéré avide, inconscient, déloyal, vain, impudent, etc.¹³⁵. De la même manière, on retrouve assez fréquemment ce genre de considérations sur les caractères nationaux dans l'*Histoire de l'Italie* de Guichardin.

Cependant, c'est dans le passage de l'échelle mondiale à l'échelle citadine, de l'observation des peuples à celle du peuple, que l'analyse de Guichardin met principalement à profit l'émerveillement provoqué par la découverte de la différence culturelle des populations du Nouveau Monde. Guichardin introduit dans son analyse un facteur de distanciation qui rend possible un regard ethnologique sur le peuple. Deux *ricordi* en particulier permettent d'étudier la mise en place de cette "herméneutique de l'autre"¹³⁶ et ses conséquences sur le plan des rapports de domination. Le premier connaît deux rédactions différentes, voici la rédaction définitive (C 140):

Qui dit peuple dit vraiment un animal fou, plein de mille erreurs, de mille confusions, sans finesse de jugement, sans faculté de choix, sans constance¹³⁷.

La première version laisse entrevoir le procédé de distanciation - une métaphore géographique - qui permet d'aboutir à un jugement d'ordre général sur le peuple:

Qui dit peuple dit vraiment un fou; car c'est un monstre plein de confusion et d'erreurs et ses opinions vaines sont tout aussi éloignées de la vérité que, selon Ptolémée, l'Espagne de l'Inde¹³⁸.

¹³⁴ *Discorsi*, op. cit., p. 325, "Che gli uomini che nascono in una provincia osservino per tutti i tempi quasi quella medesima natura".

¹³⁵ Cf. *De natura gallorum*, in *Arte della guerra e scritti politici minori*, Milan, Feltrinelli, 1961, p. 157-158, voir sur cet écrit les observations de F. CHABOD, *Scritti su Machiavelli*, op. cit., p. 360-363.

¹³⁶ DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, op. cit., p. 227.

¹³⁷ *Ricordi, conseils*, op. cit., p. 164 et *Ricordi*, op. cit., p. 153: "Chi disse uno popolo disse veramente uno animale pazzo, pieno di mille errori, di mille confusione, senza gusto, senza diletto, senza stabilità".

L'image des Indes est utilisée une seconde fois dans l'aphorisme suivant (C 141), présent seulement dans la dernière rédaction des *Ricordi*.

Ne vous étonnez pas qu'on ne connaisse point les événements des époques passées, ni ceux qui se produisent dans les provinces ou les lieux éloignés; car à bien y regarder, on n'a pas vraiment connaissance des choses présentes, ni de celles qui se produisent journellement dans une même cité; et il y a souvent entre le palais et la place publique un brouillard si dense ou un mur si épais que, l'œil des hommes n'y pouvant pénétrer, le peuple en sait autant sur ce que fait celui qui gouverne et sur les raisons qui le font agir que sur ce qui se passe en Inde. C'est pourquoi le monde se remplit aisément d'opinions fausses et vaines¹³⁹.

L'usage métaphorique de la distance sert dans les deux cas à définir le peuple selon un critère d'exclusion qui concerne aussi bien la sphère intellectuelle et morale que la sphère politique. Dans le premier cas, le peuple correspond à tout ce qui est incapable de vérité rationnelle et de conduite constante. L'altérité de ses idées et de son comportement rend le peuple "monstrueux", le transforme en objet maniériste d'attraction et de répulsion¹⁴⁰. Selon Guichardin, proche, sur ce point, de Machiavel, la dimension gnoséologique du peuple est essentiellement doxatique. L'analyse qu'il consacre aux opinions collectives est particulièrement pointue: fondée sur une observation lucide et impitoyable d'un vaste répertoire de cas concrets, elle n'est pas étrangère aux positions soutenues, dans les années 1520, par les aristotéliens de Padoue, et notamment par Pietro Pomponazzi, à propos du redoutable pouvoir du peuple de fabriquer ses mythes, de suivre ses propres fantaisies et opinions, en dépit de toute évidence rationnelle¹⁴¹. Ce n'est sans doute pas un hasard si les *Ricordi*, dans la rédaction finale achevée en mai 1529¹⁴², lorsque le peuple de Florence s'était aventuré dans l'entreprise déraisonnable de résister aux troupes de Charles Quint, s'ouvrent

¹³⁸ *Ibidem*, p. 225, A 101 e B123: "Chi disse uno populo, disse veramente uno pazzo; perché è uno mostro pieno di confusione e di errori, e le sue vane opinionone sono tanto lontane dalla verità, quanto è, secondo Ptolomeo, la Spagna dalla India".

¹³⁹ *Ibidem*, p. 153: "Non vi maravigliate che non si sappino le cose delle età passate, non quelle che si fanno nelle provincie o luoghi lontani; perché se considerate bene, non s'ha vera notizia delle presenti, non di quelle che giornalmente si fanno in una medesima città; e spesso tra il palazzo e la piazza è una nebbia sì folta, o uno muro sì grosso, che non vi penetrando l'occhio degli uomini, tanto sa el popolo di quello che fa chi governa, o della ragione per che lo fa, quanto delle cose che fanno in India; e però si empie facilmente el mondo di opinione erronee e vane".

¹⁴⁰ Sur la monstruosité du peuple comme lieu commun littéraire et artistique cf. infra, p.

¹⁴¹ E. GARIN, *Storia della filosofia italiana*, II, Turin, Einaudi, 1978, p. 531: "Resta centrale, sempre più cruda, l'antitesi cara al Pomponazzi fra un volgo ignorante e quasi ferino e i saggi, quasi *Dii terrestres*. E' questo volgo che attribuisce a esseri immateriali desideri, gioia, dolore [...]. Solo fantasia, ignoranza e impostura alimentano queste stolte credenze".

¹⁴² Cf. R. RIDOLFI, *Vita di Francesco Guicciardini*, Rome, Belardetti, 1960, p. 326.

par une considération sur la force des opinions aussi bien dans le domaine religieux que politique:

La foi n'est rien d'autre que de croire, avec une opinion ferme et une quasi-certitude, des choses qui ne sont pas raisonnables, ou, si elles sont raisonnables, de les croire avec plus de résolution que ne le persuade la raison. Celui donc qui a la foi devient obstiné dans ce qu'il croit, et poursuit son chemin, intrépide et résolu, méprisant les difficultés et les périls, et prêt à souffrir toutes les extrémités [...]. On en voit de nos jours un très bel exemple dans l'obstination des Florentins, qui, s'étant contre toutes les raisons du monde mis à attendre la guerre entre le Pape et l'Empereur, sans espoir d'aucun secours étranger, désunis et aux prises avec mille difficultés, ont résisté sur leurs murailles depuis sept mois déjà à l'assaut des armées [...]: et cette obstination a en grande partie été causée par la foi qu'ils avaient de ne pouvoir périr, selon les prédictions de frère Jérôme de Ferrare¹⁴³.

Une considération analogue vaut aussi pour les miracles et, en général, pour les manifestations du surnaturel, analysés par Guichardin, à la différence de Machiavel, non seulement dans l'optique du rapport complémentaire entre le mensonge utile des gouvernants et de la crédulité des sujets, mais du pouvoir d'autosuggestion du peuple:

J'ai observé qu'il existe dans chaque nation et dans presque chaque cité des dévotions qui produisent les mêmes effets. A Florence, Santa Maria Impruneta fait la pluie et le beau temps; j'ai vu ailleurs des Vierges Marie ou des saints faire la même chose: signe manifeste que la grâce de Dieu secourt chacun, et peut-être ces choses tiennent-elles davantage aux opinions des hommes qu'aux effets qu'on en voit dans la réalité¹⁴⁴.

¹⁴³ *Ricordi, conseils*, op. cit., p. 103 (C1) et *Ricordi*, op. cit., p. 10: "Fede non è altro che credere con opinione ferma, e quasi certezza le cose che non sono ragionevoli; o, se sono ragionevoli, crederle con più risoluzione che non persuadono le ragione Chi adunque ha fede diventa ostinato in quello che crede, e procede al cammino suo intrepido e risoluto, sprezzando le difficoltà e pericoli, e mettendosi a sopportare ogni estremità [...]. Esempio a' di nostri ne è grandissimo questa ostinazione de' Fiorentini, che essendosi contro a ogni ragione del mondo messi a aspettare la guerra del papa e imperadore, senza speranza di alcuno soccorso di altri, disuniti e con mille difficoltà, hanno sostenuto in sulle mura già sette mesi gli eserciti [...]; e questa ostinazione ha causata in gran parte la fede di non potere perire secondo le predizioni di Fra Jeronimo da Ferrara".

¹⁴⁴ *Ricordi, conseils*, op. cit., p. 157 et et *Ricordi*, op. cit., p. 148: "Io ho osservato che in ogni nazione e quasi in ogni città sono devozione che fanno e' medesimi effetti: a Firenze Santa Maria Impruneta fa piova e bel tempo; in altri luoghi, ho visto Vergini Marie o Santi fare el medesimo: segno manifesto che la grazia di Dio soccorre ognuno; e forse che queste cose sono più causate dalle opinione degli uomini, che perché in verità se ne vegga lo effetto"; un écho de ce *ricordo* est présent chez M. de MONTAIGNE, *Essais*, I, Paris, Gallimard, 1965, ch. XXI, "De l'imagination", p. 162: "il est vraisemblable que le principal crédit des miracles, des visions, des enchantements et de tels effets extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les âmes du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la créance qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voient pas".

"Les hommes ne se laissent pas gouverner par la raison", lit-on dans les deux premières versions des *Ricordi*¹⁴⁵ et cette prédisposition à l'erreur et au rêve est aussi à l'origine de son principal défaut moral: l'inconstance. Ce caractère est également souligné par Machiavel dans plusieurs passages des *Histoires florentines* et notamment dans les *Discours* (III, 21), mais dans une perspective différente. L'attirance que le peuple exprime à l'égard de tout ce qui est nouveau est, selon Machiavel, provoquée par une sorte d'incapacité, propre à tous les corps collectifs, de rester dans un état de repos. De la même manière, cette tendance profonde rend envisageables les changements violents de régimes, fondés sur une entente provisoire entre le peuple et le prince nouveau¹⁴⁶. L'analyse que Guichardin consacre à l'inconstance du peuple s'appuie, en revanche, principalement sur une anthropologie de l'espoir. Peur et espoir sont les ressorts puissants de toute action humaine, mais ce dernier semble dominer nettement les conduites d'un groupe d'individus:

Les peuples en général et tous les hommes inexpérimentés se laissent mieux entraîner lorsqu'on leur met sous les yeux l'espoir d'acquérir que lorsqu'on leur montre le danger de perdre [...]. La raison de cette erreur est que l'espoir a généralement beaucoup plus d'empire sur les hommes que la crainte. Aussi arrive-t-il facilement qu'ils ne craignent point ce qu'ils devraient craindre et espèrent ce qu'ils ne devraient pas espérer¹⁴⁷.

L'espoir immotivé de la nouveauté est en effet la cause première de l'instabilité qui concerne tous les régimes fondés sur un consensus populaire¹⁴⁸. Espoir, foi et opinion, véritables antagonistes de toute démarche solidement ancrée dans l'expérience, constituent les causes primaires de l'état de minorité intellectuelle et politique propre au plus grand nombre.

Ce dernier aspect est abordé dans le *ricordo* C141: le peuple est ici défini en négatif, comme l'ensemble des individus qui n'ont pas d'accès aux "raisons" du pouvoir. Le caractère opaque, forcément inconnaissable de la politique est le corollaire d'une réflexion

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 213, A62 et B87: "[...] perché gli uomini non si lasciano governare dalla ragione".

¹⁴⁶ *Discours*, op. cit., p. 418: "Les hommes sont désireux de nouveautés: ceux qui sont heureux comme ceux qui sont malheureux. Car comme on l'a dit - et c'est pure vérité -, les hommes se lassent du bonheur et se désolent dans le malheur. Un tel désir ouvre les portes à quiconque, dans un pays prend l'initiative d'un changement".

¹⁴⁷ *Ricordi*, op. cit. p. 132-133 (c 62) et *Ricordi*, op. cit., p. 126: "E popoli comunemente e tutti gli uomini si lasciano più tirare quando è proposta loro la speranza dello acquistare, che quando si mostra loro el pericolo di perdere; e nondimeno doverrebbe essere el contrario, perché è più naturale lo appetito del conservare che del guadagnare. La ragione di questa fallacia è, che negli uomini può ordinariamente molto più la speranza che el timore; però facilmente non temono di quello che dovrebbero temere, e sperano quello che non dovrebbero sperare".

qui porte, plus généralement, sur les modalités et les limites de la connaissance rationnelle des hommes. Tout un pan de la réalité échappe inexorablement au domaine de l'expérience et de la raison. C'est notamment le cas des desseins de Dieu, un Dieu caché, selon Guichardin, dont les raisons, plus profondes qu'un abîme (*abyssus multa*), se déroberent aux regards des hommes; une constatation analogue vaut pour le futur: d'où la vanité qui caractérise aussi bien les discours des théologiens que les discours des astrologues¹⁴⁹. "Pour les hommes - résume-t-il dans le *ricordo* C125 - les choses restent dans l'obscurité"¹⁵⁰. Cependant, ce n'est que dans le remarquable *ricordo* C141 que l'inconnaissance est considérée non seulement comme une donnée commune à la majorité des hommes mais aussi comme la condition constitutive du rapport de subordination politique.

Connaissance et distance entretiennent dans ce *ricordo* une relation paradoxale. L'éloignement, tant dans le temps que dans l'espace, a une valeur relative et une consistance fictive. Ce qui est proche peut ainsi se révéler tout aussi inintelligible que ce qui est extrêmement reculé et exotique. La dilatation incommensurable des confins du monde donne lieu à un regard nouveau sur son propre horizon politique. En termes de connaissance, la distance qui sépare le Nouveau du Vieux monde est la même que celle qui sépare le palais du gouvernement de la place publique, c'est-à-dire le lieu du pouvoir de son assise politique et sociale. On est probablement confrontés ici à une réminiscence machiavélienne. Machiavel utilise en effet une image analogue dans les *Discours* (I, 47)¹⁵¹ lorsqu'il estime que le regard que le peuple, rassemblé sur la place publique, porte sur les choses qui ont lieu dans le palais, est forcément faussé par la distance: ceux qui accèdent au palais ont en effet une vision différente et infiniment plus objective de la réalité que ceux qui en restent éloignés. Chez Guichardin le binôme place/palais, constitutif de l'imaginaire républicain, devient opposition irréductible, véritable fracture fondatrice de deux espaces du discours politique, perçus désormais comme autonomes. L'œil du peuple est dépourvu de discernement (*discrezione*), cette qualité qui permet de pénétrer sous la surface des choses,

¹⁴⁸ Le désir de nouveauté manifesté par le peuple ("cupidità di cose nuove") est un leitmotiv assez fréquent dans la *Storia d'Italia*, cf. par ex. II, 4; VII, 6; IX, 17; XIV, 3.

¹⁴⁹ *Ricordi, conseils*, op. cit. p. 144 (C92) et *Ricordi*, op. cit., p. 136: "Non dire: Dio ha aiutato el tale perché era buono: el tale è capitato male perché era cattivo; perché spesso si vede el contrario. Né per questo dobbiamo dire che manchi la giustizia di Dio, essendo e consigli suoi sì profondi che meritamente sono detti *abyssus multa*", cf. aussi le *ricordo* C125, ibidem, p. 148: "E filosofi e teologi e tutti gli altri che scrivono le cose sopra natura o che non si veggono, dicono mille pazzie; perché in effetto gli uomini sono al bujo delle cose, e questa indagine ha servito e serve più a esercitare gli ingegni che a trovare la verità"; sur la religion de Guichardin cf. G.M. BARBUTO, *La politica*, op. cit., p. 79-109.

¹⁵⁰ *Ricordi, conseils*, op. cit. p. 158 et *Ricordi*, op. cit., p. 148: "perché in effetto gli uomini sono al bujo delle cose".

de déchiffrer les images qui brouillent la juste perception de la réalité. Son discours, nécessairement condamné au cercle vicieux de la *doxa*, est totalement autre que la *ratio* qui guide et (auto)légitime les actions de "celui qui gouverne"

La réflexion sur la crise des formes traditionnelles de pouvoir et de consensus atteint ici un point décisif. Sans doute parmi les premiers théoriciens de la politique, Guichardin analyse l'absence de transparence du pouvoir politique comme un état de fait¹⁵², une donnée primordiale qui permet de penser de façon totalement objective les rapports entre gouvernants et gouvernés. Au "brouillard" qui entoure les motivations du pouvoir, correspond l'altérité radicale de la nature et du discours du peuple: deux conditions qui posent de façon urgente, au cœur même du discours politique, la nécessité de définir les techniques capables d'interpréter le peuple et de communiquer efficacement avec lui.

Guichardin conçoit le prince et les sujets comme deux entités hétérogènes et réciproquement insondables. Il y a toutefois une différence substantielle: alors que la nature et les intentions réelles du prince restent inaccessibles, celles des sujets deviennent matière d'investigation. Le prince doit saisir le secret du peuple, bien que ce dernier, par sa nature, ait tendance à se dérober:

D'un côté il semble qu'un prince, un maître, doive mieux que tout autre connaître la nature de ses sujets et de ses serviteurs, car par nécessité nombre de leurs désirs, de leurs desseins et de leurs démarches viennent à sa connaissance; de l'autre c'est tout le contraire, car avec tout autre ils traitent plus ouvertement, tandis qu'avec lui, ils mettent tous leurs soins et tout leur art à cacher leur nature et leurs fantaisies¹⁵³.

"Désirs", "desseins", "démarches": voici posés les jalons d'un nouveau savoir gouvernemental qui ne se limite plus à établir de façon abstraite, selon les indications de la philosophie politique classique, les formes et les règles de gouvernement vouées à la réalisation de la justice et du bien commun (des notions, par ailleurs, qui ont une valeur fortement relative chez Guichardin¹⁵⁴). Ce savoir implique l'apparition d'une relation inédite

¹⁵¹ Cf. *supra*, p. ?

¹⁵² Cf. les considérations de A. PONS, "Guichardin, l'action et le poids des choses", in *Ricordi*, op. cit., p. 86.

¹⁵³ *Ricordi, conseils*, op. cit. p. 174 et *Ricordi*, op. cit., p. 162 (C165): "Da uno canto pare che uno principe, uno padrone debba cognoscere meglio la natura de' sudditi e servidori suoi che alcuno altro; perché per necessità bisogna gli venghino per le mani molte voglie, disegni e andamenti loro: da altro, è tutto el contrario; perché con ogni altro negociano più apertamente, ma con questi usano ogni diligenza, ogni arte per palliare la natura e le fantasie loro"; assez proche le *ricordo* B133 (*ibidem*, p. 228): "Nessuno cognosce peggio e' servitori suoi che el padrone, e proporzionatamente el superiore e' sudditi; perché non se gli appresentano innanzi tali quali si appresentano agli altri: anzi cercano coprirsì a lui e parergli di altra sorte che in verità non sono".

¹⁵⁴ Cf. . PONS, "Guichardin", op. cit., p. 74-75.

entre le prince et ses sujets: fondée sur la séparation et sur la différenciation du statut cognitif, celle-ci s'apparente au type de relation que le *pater familias* entretient d'ordinaire avec les membres "mineurs" de sa famille, tels que ses serviteurs. La nouvelle frontière de la domination est sémantiquement marquée par une extension aux affaires d'État de préoccupations et de pratiques propres à l'administration de la *domus* du prince¹⁵⁵. Le prince-maître entretient avec ses sujets-subordonnés une relation qui trouve le juste équilibre entre distance et connaissance directe et individuelle. Guichardin perçoit avec finesse que ce savoir fondé sur l'expérience, construit patiemment sur la base de "distinctions et d'exceptions" qui "ne se trouvent pas écrites dans les livres"¹⁵⁶, porte autant sur le réel que sur l'imaginaire, à savoir sur les conduites (*andamenti*) des sujets et sur leurs intentions intimes (*voglie, disegni, fantasia*). Plus précisément peut-on affirmer que Guichardin comprend que l'imaginaire est en politique une partie intégrante du réel.

Guichardin comprend par ailleurs que l'hétérogénéité inconciliable du peuple et du prince est aussi une question d'hétéroglossie, de différent statut du discours¹⁵⁷. La langue que l'on parle dans le palais, nous l'avons remarqué, est différente de celle que l'on entend parler sur la place publique. Aussi, un certain nombre de *ricordi* sont-ils consacrés au problème de la communication politique et à celui, étroitement lié, de la conservation du secret. Guichardin contribue d'un côté à la définition d'une prudence séparée et d'une sphère occulte de la politique (*ratio status, arcana imperii*)¹⁵⁸, de l'autre il inaugure une réflexion sur la publicité du pouvoir qui trouve son aboutissement spectaculaire au XVIII^e siècle.

Pour Guichardin, le secret a une double dimension, privée et politique. Héritier d'une sagesse marchande fondée sur la retenue et la confidentialité, il considère la divulgation d'un secret, même aux gens proches et aux familiers, comme un geste lourd de conséquences, qui peut se traduire dans un bouleversement des relations entre individus, au point même de rendre "esclaves" ceux qui le révèlent¹⁵⁹. Homme du palais et familier du

¹⁵⁵ Cf. D. FRIGO, *Il padre di famiglia : governo della casa e governo civile nella tradizione dell'Economica tra Cinque e Seicento*, Roma, Bulzoni, 1985.

¹⁵⁶ *Ricordi, conseils*, op. cit., p. 108 (C6).

¹⁵⁷ Sur cette notion cf. V. IVANOV, "Eteroglossia/Heteroglossia", in *Culture e discorso*, op. cit., p. 107-110.

¹⁵⁸ Cf. M. STOLLEIS, *Staat und Staaträson in der frühen Neuzeit: Studien zur Geschichte des öffentlichen Rechts*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1990, traduction italienne *Stato e ragion di stato nella prima età moderna*, Bologne, Il Mulino, 1998 chapitre I.

¹⁵⁹ *Ricordi*, op. cit., p. 200 (B49): "Conviene a ognuno el Ricordo di non comunicare e secreti suoi se non per necessità, perché si fanno schiavi di coloro a chi gli comunicano, oltre a tutti gli altri mali che el sapersi può portare; e se pure la necessità vi strigne a dirgli, metteteli in altri per manco tempo potete, perché nel tempo assai nascono mille pensamenti cattivi"; cf. aussi le *ricordo* C184.

pouvoir, Guichardin ne dit rien sur ce que réellement cache le secret du prince. Il se limite à constater son caractère multiple ("les secrets d'un prince sont infinis, et infinies sont les choses qu'il doit prendre en considération"¹⁶⁰) et incompréhensible, ce qui le rend comparable aux secrets de la nature "aux raisons desquels, lit-on dans le *ricordo* C 123, l'intelligence des hommes ne peut pas parvenir"¹⁶¹. En effet, s'il est vain, comme Guichardin le dit dans le même *ricordo*, de sonder les secrets de la nature à la recherche d'une démonstration tangible de l'existence et de la puissance de Dieu, il est au même titre inutile de s'interroger sur les raisons cachées qui justifient les actions du prince. Lecteur perspicace de Tacite et tout particulièrement des six premiers livres des *Annales* où sont examinées les actions de Tibère, prince dissimulateur et simulateur par excellence, Guichardin sait pertinemment que les *arcana imperii* comptent moins pour ce qu'ils cachent que pour le pouvoir de fascination qu'ils exercent sur l'imagination des hommes. L'existence du secret du prince, qu'il soit réel ou fictif, est en effet une sorte de donnée élémentaire et non modifiable, qui impose de re-penser la communication entre le prince et le sujet selon les termes d'un bon usage de sa publicité.

La question de la publicité du pouvoir occupe dans les *Ricordi* une place significative. Guichardin la traite en ayant toujours le soin de bien distinguer les points de vues et les attentes respectifs et jamais concordants du prince et du peuple. Or, plus qu'à connaître la vérité, ce dernier demande à croire. Pour cette raison le prince doit absolument s'empêcher de décevoir ou, pire encore, de mettre en discussion les objets qui alimentent les croyances collectives. Dans le *ricordo* B 31, omis sans doute par prudence lors de la dernière rédaction, Guichardin rejoint le point de vue de Machiavel (et de Platon) sur le caractère de mensonge nécessaire des croyances religieuses: d'où le précepte de ne jamais combattre "contre la religion, ni contre les choses qui semblent provenir de Dieu; car cet objet a trop de force dans l'esprit des sots"¹⁶². C'est un précepte que l'on trouve formulé

¹⁶⁰ *Ricordi, conseils*, op. cit., p. 170 (C 154), *Ricordi*, op. cit., p. 158: "Sono infiniti e' segreti di uno principe, infinite le cose a che bisogna consideri; però è temerità essere pronto a fare giudizio delle azione loro, accadendo spesso che quello tu credi che lui faccia per uno rispetto sia fatto per un altro; quello che ti pare fatto a caso o imprudentemente, sia fatto a arte e prudentissimamente".

¹⁶¹ *Ricordi, conseils*, op. cit., p. 157 et *Ricordi*, op. cit., p. 147: "Io credo facilmente che in ogni tempo siano stati tenuti dagli uomini per miracoli molte cose che non vi si appressavano; ma questo è certissimo che ogni religione ha avuto e suoi miracoli; in modo che della verità di una fede più che di un'altra è debole pruova el miracolo. Mostrano bene forse e miracoli la potestà di Dio, ma non più di quelli de' Gentili che di quello de' Cristiani; e anche non sarebbe forse peccato dire, che questi, così come anche vaticinii, sono secreti della natura, alla ragione de' quali non possono gli intelletti degli uomini aggiungere".

¹⁶² Cf. *Ricordi*, op. cit., p. 195: " Non combattete mai con la religione, né con le cose che pare che dependono da Dio; perché questo obietto ha troppa forza nella mente degli sciocchi"; cf. aussi le *ricordo* B 32, omis dans la version de 1529, qui fait explicitement référence à Machiavel (*Discours*, II, 2) "Fu detto veramente che la

différemment en B 135, consacré aux novateurs en matière de religion: "il ne faut jamais donner l'opportunité aux peuples de penser aux choses qu'ils ne peuvent saisir et semer le doute dans les esprits, pour être obligé ensuite à les réduire au silence en leur disant: ainsi nous apprend notre foi, ainsi faut-il croire"¹⁶³.

Le processus de publicisation du pouvoir - perçu comme nécessaire par Guichardin - n'est en rien motivé par une exigence de transparence: le pouvoir est uniquement capable de communiquer ses intentions et décisions par une série de pratiques dictés par une nécessité contingente, qui dissimulent son opacité tout en entretenant la crédulité du peuple. Ces pratiques visent principalement à surmonter la fracture entre l'idiome du palais et celui de la place publique et, en même temps, à encourager des formes d'expression susceptibles de stimuler la curiosité et les attentes des sujets. C'est en effet dans le domaine encore indéfini de l'imaginaire collectif (*fantasie*) que se joue, selon Guichardin, la partie décisive pour la légitimation de tout pouvoir, indépendamment de son caractère légitime.

Une première indication utile est présente dans le *ricordo* B 48: Guichardin affirme que dans les affaires concernant l'administration de l'État, le secret est généralement préférable à la révélation des nouvelles, non seulement par circonspection: ce qui reste occulte ou incertain est en effet capable d'alimenter la curiosité et les "commentaires" du peuple et souvent dans un sens favorable à la réputation du détenteur du secret¹⁶⁴. Le *ricordo* B 51 (repris et simplifié en C 77), tiré de l'observation personnelle des actions de Ferdinand d'Aragon, prince "sage et glorieux", fixe une distinction entre le moment de la "divulgation" et celui de la "publication" des informations et établit une gradation dans la communication de ce qui constitue matière d'*arcana imperii*¹⁶⁵. A première vue synonymes, les verbes

troppa religione guasta el mondo, perché effemmina gli animi, aviluppa gli uomini in mille errori, e divertisceli da molte imprese generose e virile; né voglio per questo derogare alla fede cristiana e al culto divino, anzi confermarlo e augumentarlo, discernendo el troppo da quello che basta, e eccitando gli ingegni a bene considerare quello di che si debbe tenere conto, e quello che sicuramente si può sprezzare".

¹⁶³ *Ricordi*, op. cit., p. 229: "Mi paiono pazzi questi frati che predicano la predestinazione e gli articoli difficili della fede: perché meglio è non dare causa a' populi di pensare alle cose di che difficilmente si fanno capaci, che destare loro nella mente dubitazione, per aversi ridurre a fargli acquietare con dire: così dice la fede nostra, così bisogna credere".

¹⁶⁴ *Ibidem*, op. cit., p. 200: "È incredibile quanto giovi a chi ha amministrazione che le cose sua siano secrete; perché non solo e disegni tuoi quando si sanno possono essere prevenuti o interrotti, ma etiam lo ignorarsi e tuoi pensieri fa che gli uomini stanno sempre attoniti e sospesi a osservare le tue azione, e in su ogni tuo minimo moto si fanno mille commenti; il che ti fa grandissima riputazione. Però chi è in tale grado doverrebbe avvezzare sé e suoi ministri non solo a tacere le cose che è male che si sappino, ma ancora tutte quelle che non è utile che si publichino".

¹⁶⁵ *Ibidem*, p. 201: "Osservai quando ero imbasciadore in Spagna apresso al re Don Ferrando d'Aragona, principe savio e glorioso, che lui quando voleva fare una impresa nuova, o altra cosa di importanza, non prima la publicava e poi la giustificava, ma si governava pel contrario; procurando artificiosamente in modo che innanzi che si intendessi quello lui aveva in animo, si divulgava che el re per le tali ragione doverrebbe

divulguer et publier (*divulgare* et *publicare*) soulignent en réalité l'écart existant, dans la communication politique, entre l'oralité et l'écriture, tout en affirmant la priorité et la plus grande efficacité de la première sur la seconde. Malgré la multiplication d'imprimés à caractère normatif et institutionnel, phénomène caractéristique de la première moitié du XVI^e siècle, Guichardin rappelle ainsi que le processus de publicisation et de légitimation du pouvoir (le mot qu'il utilise à ce propos est *giustificare*, justifier) a lieu pour l'essentiel en amont de la publication officielle des décisions du prince et, précisément, dans le domaine de l'opinion orale; il nous rappelle, en outre, que ce processus est le produit d'un artifice (*artificiosamente*), c'est-à-dire d'une technique qui n'exclut pas le recours à la tromperie.

"Tous les États, si l'on considère bien leur origine, sont violents et il n'y a pas véritablement de pouvoir légitime, à l'exception des républiques, et celles-ci uniquement à l'intérieur de leur patrie"¹⁶⁶. Autour de 1530, le temps des républiques paraît à Guichardin comme définitivement révolu. A leur place s'annonce un horizon encore largement indéfini, ouvert à de nouvelles formes de pouvoir, toutes, sans exception, tyranniques. Mais, quelle que soit l'issue de cette crise, il est clair que le problème du consensus, au-delà des solutions institutionnelles classiques, demande à être reformulé. La base de ce consensus est le peuple, ou, plus précisément, ce qui reste du peuple. En effet, Guichardin poursuit l'œuvre de déconstruction de cette catégorie socio-économique et politique liée au passé municipal et républicain, commencée par Machiavel, et contribue à définir une anthropologie du peuple, un nouveau domaine de connaissance dont la matière est essentiellement constituée par les opinions et les imaginations des "hommes", considérés sans distinctions, dans la généralité de leur condition de sujets.

Loin d'avoir un caractère systématique, ce savoir se précise grâce à une série d'apports successifs, dans la période comprise environ entre la crise de l'ordre républicain et l'instauration du principat: il s'agit d'un savoir pratique qui débouche finalement sur la mise en place d'"ordres nouveaux", un terme que Machiavel emploie pour désigner des institutions et des techniques de gouvernement inusitées ou tombées en désuétude¹⁶⁷.

fare questo; e però publicandosi poi, lui volere fare quello che già prima pareva a ognuno giusto e necessario, è incredibile con quanto favore e con quanta laude fussino ricevute le sue deliberazione".

¹⁶⁶Ricordi, op. cit., p. 216 (B 95) " Tutti gli Stati, chi bene considera la loro origine, sono violenti; né ci è potestà che sia legittima, dalle repubbliche in fuori, nella loro patria e non più oltre".

¹⁶⁷ Souvent, aussi bien dans les *Discours* que dans le *Prince*, Machiavel emploie le binôme "ordini e modi", que Giorgio Inglese propose de lire comme "institutions et méthodes de gouvernement": *Il principe*, op. cit., p. 35 note 2.